

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

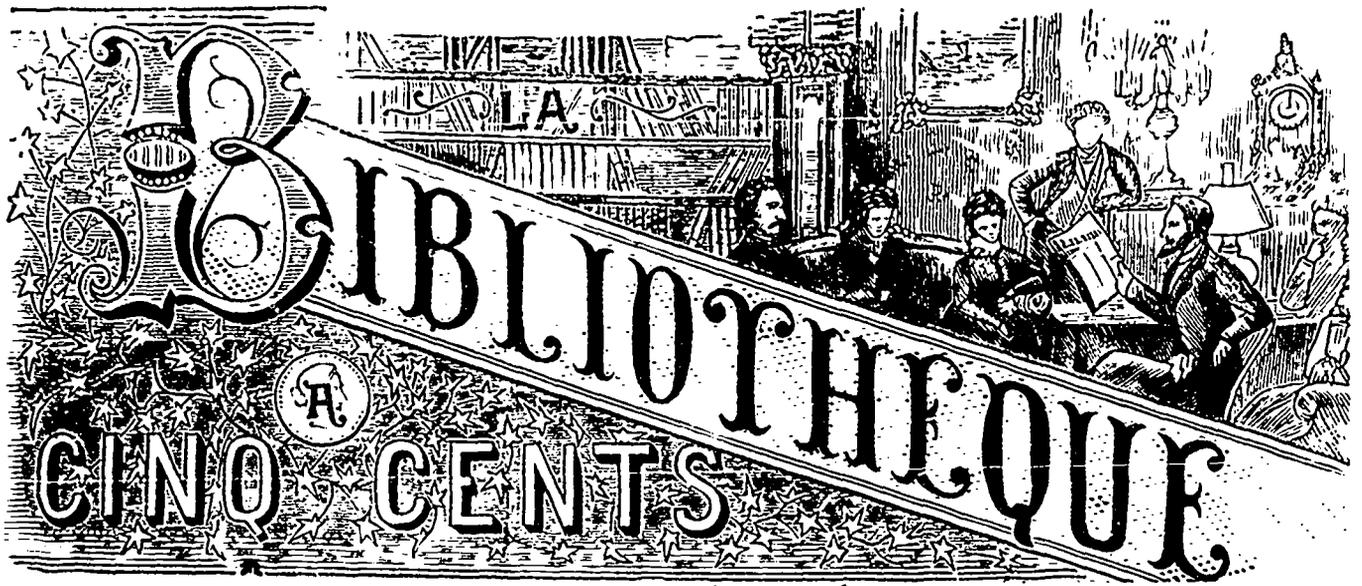
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								



Publié par POIRIER, BESSETTE & C^{IE}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN }
{ \$2.50 }

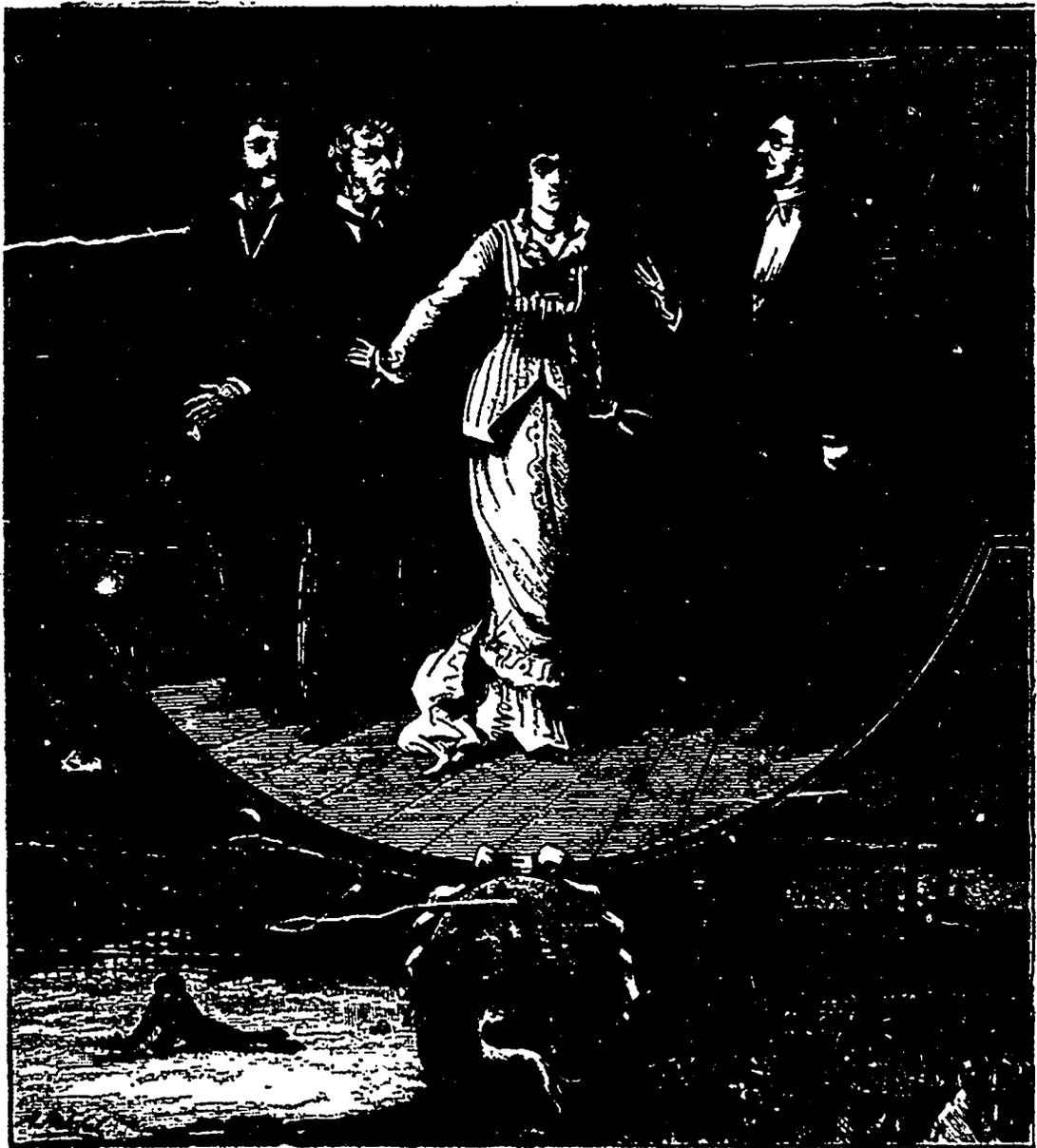
MONTREAL, 9 JUIN 1887

{ UN NUMERO }
{ 5 CENTS }

N^o. 9

LE MEDECIN DES FOLLES

Par XAVIER DE MONTÉPIN



LE MEDECIN DES FOLLES

PREMIÈRE PARTIE

L'HOTEL DU GRAND CERF

I

UNE FEMME MALADE

Le 10 mai 1874, au nombre des voyageurs que le train express de Marseille emportait vers Paris, se trouvaient, installés dans un coupé-lit, un homme âgé déjà et une femme jeune encore.

Le premier paraissait avoir un peu plus de soixante ans. La seconde en avait trente-cinq à peine.

L'homme, grand et mince, de constitution vigoureuse, de tournure distingué, *gentleman* enfin dans toute sa personne, comme disent les Anglais, avait sous sa cape de touriste des cheveux grisonnants, coupés très courts.

De longs favoris presque blancs encadraient son visage sympathique aux traits réguliers.

Sur son *suit* de drap quadrillé se croisaient deux courroies de cuir verni soutenant d'un côté une sacoche en chagrin noir, munie d'une serrure à secret, et de l'autre une énorme jumelle dans son écrin de maroquin fauve.

La jeune femme, svelte et délicate, belle d'une beauté touchante, et plus gracieuse encore que belle, s'enveloppait dans une ample pelisse garnie de précieuses fourrures du Canada.

Elle appuyait sur l'épaule de son compagnon sa tête nue, couronnée d'une admirable chevelure blonde en désordre.

La pâleur mate de ses joues était inquiétante. Un large cercle de bistre estompait le contour de ses paupières et donnait une expression douloureuse à ses grands yeux d'un bleu profond où des flammes passagères luisaient pour s'éteindre aussitôt.

Toutes les minutes à peu près ses petites mains se mettaient à trembler, comme prises d'un frisson soudain.

Nous ne tarderons point à faire ample connaissance avec ces deux personnages qui doivent jouer un rôle important dans notre récit.

En ce moment, il nous suffira d'apprendre à nos lecteurs que le passeport du gentleman portait ce nom et ces indications : *Maurice Delarivière, sujet français, banquier, résidant à New-York, voyageant avec sa femme.*

Un gémissement faible s'échappa des lèvres de madame Delarivière, en même temps qu'un tressaillement nerveux secouait tout son corps.

Le banquier prit vivement les deux mains mignonnes de sa compagne et les pressa dans les siennes avec une tendresse infinie, en attachant un regard rempli d'angoisse sur la douce figure décolorée qui pesait si peu sur son épaule.

— Jeanne... chère Jeanne, tu souffres ? demanda-t-il.

— Non, mon ami... non, je t'assure... répondit la jeune femme d'une voix faible, mais singulièrement harmonieuse.

— Je voudrais te croire, mais c'est impossible... Pourquoi es-tu si pâle ? Pourquoi tes mains sont-elles brûlantes ? Tu as la fièvre... je le sens bien...

— Un peu de fièvre, peut-être... oui... Mais il n'y a rien là qui te doive inquiéter... Quelques heures de repos suffiront pour chasser ce léger malaise... Un baiser de notre fille et je redeviendrai forte et vaillante comme je le suis toujours... Dans combien de temps verrons-nous Edmée ?...

— Aujourd'hui même, car il est plus de minuit...

Madame Delarivière s'était soulevée.

— Alors, aujourd'hui même je serai guérie... dit-elle en souriant.

— Je l'espère et j'y compte... reprit le banquier. Je n'en ai pas moins été bien faible en cédant à tes désirs et je me reproche cette faiblesse.

— Je ne te comprends pas... murmura la jeune femme.

— C'est pourtant très simple... Il fallait te contraindre à prendre à Marseille deux jours de repos... C'est vite passé, quarante-huit heures !... et tu ne souffriras point et je n'aurais aucune inquiétude...

— De l'inquiétude pour un malaise passager, dont la fatigue est l'unique cause, c'est de la folie pure ! s'écria la jeune femme.

— Oui, c'est de la folie, grâce à Dieu ! Mais que veux-tu ? je t'aime tant ! Quand il s'agit de toi, quand la pensée me vient que tu pourrais courir un danger, mon esprit se trouble et je déraisonne...

— Eh bien ! rassure-toi vite, car en supposant que je sois malade, ce que je n'admets aucunement, la guérison est proche, et voici que déjà je me sens mieux... Le sommeil me gagne... je vais dormir...

En disant ce qui précède, madame Delarivière, après avoir affectueusement serré les mains qui s'unissaient aux siennes, appuya de nouveau sa tête sur l'épaule de son mari, et ferma les yeux.

L'excessive fatigue de la jeune femme n'était que trop naturelle, et quelques lignes suffiront pour en expliquer les causes.

Maurice Delarivière, d'origine française et de famille parisienne, s'était fixé en Amérique dix-sept années auparavant, à la suite d'événements qui nous seront connus, et la maison de banque fondée par lui à New-York prospérait au delà de ses plus ambitieuses espérances.

M. Delarivière avait une fille de seize ans, née en Amérique, mais pour laquelle il voulait une éducation toute française. En conséquence, et quoiqu'il parût bien pénible à la jeune mère d'être séparée de son enfant, Edmée vivait depuis l'âge de sept ans dans un pensionnat très distingué des environs de Paris.

Hâtons-nous d'ajouter que tous les deux ans M. et madame Delarivière venaient en France visiter leur fille.

Cette année-là, le banquier songeait sérieusement à liquider sa maison, à la céder à quelque riche capitaliste, et à se retirer des affaires pour jouir en paix de sa grande fortune.

En vue de la liquidation projetée, il profitait de son voyage pour régler lui-même ses comptes avec diverses maisons de banque où ses intérêts se trouvaient engagés.

Débarqué à Portsmouth en arrivant de New-York, il se rendit à Londres et reçut de son correspondant deux millions en valeur sur Paris. Un vapeur le conduisit à Lisbonne, de Lisbonne il toucha à Cadix, de Cadix à Gibraltar, de Gibraltar à Valence en Espagne, de Valence à Barcelone, et de Barcelone à Marseille.

Ce voyage était trop long et trop pénible pour une femme d'une nature frêle et nerveuse ; aussi madame Delarivière était brisée, anéantie, à bout de forces, en arrivant à Marseille.

Le banquier lui proposa de faire dans cette ville une halte nécessaire à sa santé.

L'impérieux désir d'embrasser sa fille sans retard ne lui permit point d'accepter cette offre... Elle voulut partir et partir ; mais, aveuglée par la tendresse maternelle, la jeune femme présumait trop, sinon de son courage, du moins de sa vigueur.

L'excès de la fatigue avait amené la fièvre, et, à mesure que passaient les heures, cette fièvre devenait de plus en plus intense.

Entre Marseille et Lyon madame Delarivière, engourdie par la trépidation continue de l'express, subit une sorte de prostration que son mari prit pour du sommeil.

A Lyon, le train s'arrêtait pendant douze minutes.

Jeanne que le brusque passage du mouvement à l'immobilité ranima, sortit pour un instant de sa fiévreuse somnolence et rouvrit les yeux.

— Veux-tu prendre quelque chose au buffet ? lui demanda M. Delarivière.

—Merci, mon ami, répondit-elle, je n'ai pas faim...

—Ne puis-je au moins te faire apporter un bouillon ? pour suivit le banquier.

Jeanne secoua la tête.

—Le bouillon des buffets ne m'inspire aucune confiance, dit-elle avec un sourire vague.

—Il faut cependant te soutenir.

—Eh bien, donne-moi un peu de vin d'Espagne. Cela me soutiendra jusqu'à Dijon, et j'essayerai de descendre au buffet.

—Te trouves-tu mieux ?

—Oui, beaucoup mieux... La mer m'avait brisée... Il me semble que le chemin de fer me repose...

—Que Dieu en soit béni !

M. Delarivière avait ouvert une valise placée dans le nilet du compartiment.

Il en tira une bouteille habillée de cuir fauve et coiffée d'un gobelet en argent ciselé, et il remplit ce gobelet de vin de Xérès dont chaque goutte, en tombant, scintillait comme de l'or liquide.

Jeanne savoura lentement ce breuvage généreux ; un nuage rose s'étendit aussitôt sur ses joues pâles.

—Ah ! cela fait du bien... murmura-t-elle. C'est la vie !... je me sens renaître... Décidément nous avons eu raison de partir.

—Tu le voulais, répliqua le banquier, j'ai cédé, comme toujours, mais combien il eût été plus sage d'agir ainsi que je le souhaitais et que je te suppliais de le faire... Un paquebot t'aurait conduite en quelques heures de Portsmouth au Havre ; les trains de marée font du Havre un faubourg de Paris, et depuis bien des jours, heureuse et sans fatigue, tu serais auprès de notre fille...

—Oui, c'est vrai, mon ami, mais...

—Mais quoi ?

—Pour cela, il eût fallu me séparer de toi... et je ne le voulais pas... et je faisais bien, puisque nous allons arriver au but... Nous ne nous serons pas quittés d'une heure !... Qu'importe un peu de fatigue pour un tel résultat...

—Chère... chère femme !... murmura M. Delarivière en entourant Jeanne de ses bras, en la pressant contre sa poitrine, et en appuyant ses lèvres sur son front et sur ses cheveux.

L'express avait repris sa marche, et courait vers Paris à une vitesse de soixante kilomètres à l'heure.

La jeune femme s'engourdissait de nouveau et paraissait dormir.

A Dijon, M. Delarivière la tira de son assoupissement.

—Tu m'as promis de prendre un peu de nourriture ici, ma chérie, lui dit-il. Tiens ta promesse...

—Je le voudrais, répondit-elle. Mais je sens que cela me serait impossible... Mon estomac refuserait d'accepter la moindre parcelle d'aliments... D'ailleurs, je n'ai besoin de rien... que de sommeil...

Un redoublement de fièvre amenait à sa suite une somnolence de plus en plus lourde.

Le banquier n'insista pas et suivit d'un œil effrayé les phases du malaise grandissant.

II

LA MÈRE

Quoique plongée dans un engourdissement quasi-léthargique, la jeune femme souffrait beaucoup, il était impossible d'en douter.

De faibles gémissements s'échappaient de ses lèvres entrouvertes, des gouttes de sueur collaient à son front les mèches éparses de ses cheveux blonds, ses paupières abaissées tressaillaient comme les ailes d'un papillon qui va prendre son vol.

Une heure environ se passa ainsi, puis madame Delarivière essaya de se soulever, et l'une de ses mains s'agita, cherchant la portière du coupé.

Il était difficile de se méprendre à la signification de ce geste. Jeanne, oppressée, ne respirant plus, essayait machinalement d'ouvrir le carreau mobile.

Le banquier comprit le désir de sa femme et s'empressa de faire glisser la vitre dans sa rainure.

Une bouffée d'air vif et froid entra dans le compartiment.

Madame Delarivière parut d'abord l'aspirer avec délices, puis elle devint mortellement pâle, elle porta ses deux mains à son front en laissant échapper une plainte sourde, et retomba en arrière sur la poitrine de son mari.

Elle avait perdu connaissance.

—Mon Dieu ! s'écria le banquier comme si quelqu'un avait pu l'entendre et lui venir en aide, mon Dieu !... elle est évanouie !! Que faire ?

La situation devenait grave, en effet.

M. Delarivière, en proie à un effarement facile à comprendre, perdait absolument la tête auprès de cette femme adorée qui lui semblait mourante... Son inexpérience était absolue ; il ne savait que tenter et quel parti prendre.

L'imminence possible du péril lui rendit cependant un peu de sang-froid... Il tira de sa valise un flacon de cristal bouché à l'émeri et renfermant des sels anglais d'une grande énergie, et il approcha ce flacon des narines de Jeanne.

L'effet produit fut presque immédiat.

Madame Delarivière fit un mouvement léger, respira fortoment à deux ou trois reprises, rouvrit les yeux et revint à elle-même.

—Il m'a semblé que j'allais mourir... balbutia-t-elle sans avoir conscience de ses paroles.

—Jeanne, mon enfant chérie ! murmura le banquier en l'enveloppant de ses deux bras, tu luttas en vain contre le mal et les souffrances sont plus fortes que ton courage.

—C'est vrai... j'ai le front pris dans un cercle de fer... je brûle et je tremble à la fois... on dirait que l'air me manque tant ma poitrine est oppressée...

—Il est impossible de continuer ce déplorable voyage en de telles conditions... fit vivement M. Delarivière.

—Que veux-tu dire ?

—Je veux dire qu'à la première halte de l'express nous quitterons le train...

—Quitter le train ! s'écria la jeune femme en se ranimant tout à coup. Parles-tu sérieusement ?

—Sans doute... Nous ferons maintenant ce que nous aurions dû faire avant de partir de Marseille... Ton malaise et ta faiblesse augmentent... la nécessité du repos s'impose de façon impérieuse...

—Allons, tu n'y penses pas ! reprit avec vivacité madame Delarivière, —je suis souffrante, c'est vrai, mais ma souffrance résulte de la fatigue et cette fatigue est inévitable... Nous arrêter alors que quelques heures à peine nous séparent de Paris ! je n'y consentirai jamais ! Tiens, me voilà plus forte... Me voilà presque remise... La pensée que chaque minute me rapproche de notre fille est pour moi le plus souverain des remèdes... Regarde-moi... Ai-je l'air d'une malade ?

Et la jeune femme, en parlant ainsi, tournait vers le banquier son doux visage souriant, mais dont les efforts héroïques qu'elle faisait sur elle-même ne pouvaient atténuer l'altération profonde.

—Tu cherches à me rassurer, chère Jeanne ! murmura M. Delarivière dont les larmes difficilement contenues obscurcissaient le regard.

—Non, je te jure que je me sens aussi bien que possible...

La jeune femme ne mentait pas. A la crise violente qu'elle venait de subir succédait un moment de calme relatif.

Elle reprit :

—Parlons d'Edmée... Tes réflexions sont faites ?... Ta détermination est irrévocable ?... Nous retirons du pensionnat notre chère enfant ?...

—Sans doute, puisque son éducation est terminée...

—Et nous l'emmenons à New-York avec nous ?

—N'est-ce pas ton désir ?

Mon désir ardent, tu le sais, est de me réunir à ma fille, mais tu sais aussi combien je souhaiterais ne plus quitter mon pays natal...

—Oui, je n'ignore pas que ton rêve est de te fixer en France et d'habiter Paris.

—Ou ses environs — Il y a des propriétés si jolies autour de la grande ville, et notre Edmée y deviendrait si vite tout à fait parisienne.

—Ce rêve se réalisera, je te le promets...

—Bientôt ? demanda joyeusement madame Delarivière.

—Avant un an...

—Un an ! comme c'est long !... soupira la jeune femme.

—Sans doute, mais nous devons cette fois encore retourner à New-York, tu le comprends, pour y mener à bonne fin la liquidation de ma maison de banque, et surtout pour y accomplir le grand acte, l'acte sacré, qui grâce au ciel est maintenant possible, et qui sera la juste et trop tardive récompense de ta tendresse et de ton dévouement.

Jeanne baissa les yeux comme aurait pu le faire une jeune fille. Un beau nuage pourpre chassa la pâleur de ses joues, mais elle ne répondit pas.

Quelques minutes de silence succéderent aux dernières paroles que nous venons de reproduire.

Le banquier rompit ce silence.

—Tu seras heureuse alors, n'est-ce pas ? reprit-il.

—Ah ! oui, bien heureuse ! s'écria Jeanne, trop heureuse !... et je me demande comment j'aurai pu mériter un si grand bonheur.

—En étant la plus parfaite des femmes, la meilleure des mères.

Madame Delarivière allait répondre, mais un tremblement convulsif arrêta les mots sur ses lèvres et la secoua de la nuque aux talons.

Elle ramena sur elle ses fourrures un instant écartées.

—J'ai froid ! balbutia-t-elle d'une voix à peine distincte. J'ai bien froid !

—Veux-tu que je lève cette glace ?

—Oui ; je t'en prie !...

M. Delarivière s'empresra d'obéir et poursuivit :

—Comment te trouves-tu maintenant ?

—Je ne sais ce que j'éprouve... Ma tête est en feu... Mon corps est transi... Chaque secousse du chemin de fer retentit dans mon cerveau et l'ébranle... Il me semble que mes tempes vont éclater...

—Appuie-toi sur moi, chère bien-aimée... je te réchaufferai dans mes bras...

La jeune femme se blottit comme un oiseau blessé contre la poitrine de son mari qui sentit ses membres délicats grelotter et brûler à la fois.

La fièvre reprenait une intensité nouvelle et véritablement effrayante. Une angoisse profonde s'emparait de l'esprit du banquier qu'assiégeaient les plus sombres pressentiments.

De minute en minute, de seconde en seconde, l'oppression de Jeanne redoublait, et sa respiration devenait sifflante et saccadée en même temps qu'une sueur froide mouillait ses tempes.

Le train filait avec une rapidité vertigineuse, ne s'arrêtant qu'aux grandes stations.

M. Delarivière avait entendu nommer successivement Les Laumes, Tonnerre, Laroche, Montereau...

Il était trois heures du matin.

Une heure et demie encore, et l'express entrerait en gare de Paris.

Les premières lueurs du jour naissant traçaient une ligne pâle à l'horizon. Déjà les collines, les arbres, les poteaux du télégraphe commençaient à se dessiner sur le fond gris du ciel, et à peine entrevus disparaissaient sous les panaches de fumée vomis par la machine.

Tout à coup Jeanne poussa un profond soupir, son corps s'agita comme secoué par l'étincelle d'une pile électrique, puis, s'immobilisant, se raidit.

M. Delarivière, effaré, regarda le visage de sa compagne, et ce fut à son tour de frissonner.

Les yeux largement ouverts de la jeune femme étaient fixes et sans regard ; aucun souffle ne semblait s'échapper de ses lèvres blanches. Le banquier posa sa main tremblante sur le côté gauche du corsage et ne sentit plus battre le cœur.

Un évanouissement bien autrement effrayant que le premier venait d'anéantir madame Delarivière.

A cette minute précise le train, qui depuis un instant se ralentissait, s'arrêta, et l'on entendit des voix monotones répéter :

—Melun... Melun...

Le banquier, qui sentait sa raison s'égarer, ouvrit en toute hâte la portière et cria de toutes ses forces à deux ou trois reprises :

—Au secours ! au secours !

Les employés accoururent auprès du coupé d'où partaient ces cris.

—Que se passe-t-il, monsieur ? demanda le chef de train en escaladant le marchepied.

—Ma femme se meurt... répondit le banquier. Prêtez-moi votre aide, je vous en supplie, pour la porter dans une salle d'attente de la gare... Continuer le voyage en ce moment est impossible... je n'irai pas plus loin...

—A vos ordres, monsieur.

Les gardes de nuit, le chef et le sous-chef de gare s'étaient élancés vers le coupé-lit. Bon nombre de voyageurs, réveillés par cet incident dramatique, avaient quitté leur compartiment et formaient un groupe curieux auprès de la portière ouverte.

III

UN HOTEL A MELUN

Le chef de train était un homme d'une grande obligeance et d'une vigueur peu commune.

Il prit dans ses bras madame Delarivière toujours inanimée et la porta sans aide jusqu'au bureau du chef de gare, où il la déposa avec des précautions infinies sur un large fauteuil.

Un des hommes d'équipe le suivait avec la valise, les couvertures et les menus objets appartenant aux voyageurs et qui se trouvaient dans le coupé-lit.

—Impossible de décharger ici vos bagages, monsieur... le temps nous presse, dit le chef de train au banquier.

—Faites-les déposer à la consigne à Paris, je vous prie, répliqua ce dernier. Mon nom : *Maurice Delarivière*, est sur les pliques de cuivre de tous les colis. J'en ai cinq... Voici le bulletin.

—Ce sera fait, monsieur...

—Et croyez bien à toute ma vive gratitude.

Deux secondes après ces paroles échangées, le train repartit à toute vapeur, avec près de dix minutes de retard.

La jeune femme évanouie ne pouvait rester dans le bureau où on l'avait recueillie provisoirement.

A cette heure matinale, aucune voiture ne se trouvait à la station.

Le chef de gare donna l'ordre à l'un de ses employés d'aller quérir un véhicule quelconque chez le loueur le plus proche.

—Je serai revenu dans vingt minutes ou une demi-heure, dit cet homme en s'éloignant.

Jeanne continuait à ne donner aucun signe de vie.

M. Delarivière, agenouillé près du fauteuil, tenait dans ses deux mains les mains glacées de sa compagne, et les yeux fixés sur son doux visage affreusement pâle, épiait le moindre tressaillement des paupières ou des lèvres. Mais, hélas ! ce visage conservait la terrible immobilité du marbre.

De grosses larmes tombaient une à une sur les joues du banquier qui, s'absorbant dans sa douleur, ne les sentait pas couler.

Le temps se passait.

L'employé revint, amenant une de ces voitures étonnantes

qu'on rencontre encore de temps en temps en province, une petite calèche sexagénaire, fermée par des rideaux de cuir glissant sur des tringles rouillées, et attelée d'un bidet chétif, aussi maigre que la monture légendaire de don Quichotte.

M. Delarivière, à qui le chef de gare vint gracieusement en aide, assit ou plutôt coucha la jeune femme sur la banquette du fond et étendit sur elle les couvertures de voyage de manière à la protéger contre la vive fraîcheur du matin.

— Où faut-il vous conduire, bourgeois ? demanda le cocher en blouse et en chapeau mou.

— Je ne sais, répondit le banquier, je ne connais pas Melun et je ne saurais par conséquent désigner un hôtel.

Il se tourna vers le chef de gare pour l'interroger.

— Je vous recommande l'*Hôtel du Grand-Cerf*, fit ce dernier, c'est le meilleur de la ville... du moins il en a la réputation.

— Conduisez-moi donc au *Grand-Cerf*... et marchez lentement pour éviter les secousses et les cahots.

— Soyez paisible, bourgeois... nous allons rouler à la douce... D'ailleurs la guimbarde est suspendue...

M. Delarivière serra très affectueusement la main du chef de gare, mit une pièce d'or dans celle de l'homme d'équipe et prit place en face de Jeanne, sur la banquette du devant.

De la station à la ville la distance n'est pas grande.

Si lente que fût l'allure du cheval, la voiture ne tarda point à s'arrêter sur la place Saint-Jean, devant l'hôtel du *Grand-Cerf*.

Le banquier mit pied à terre et jugea du premier coup d'œil que le renseignement donné par le chef de gare était bon, et qu'il trouverait à coup sûr dans cette brave hôtellerie de petite ville le confortable que l'état de madame Delarivière rendait si nécessaire.

Il faisait maintenant grand jour.

Déjà les filles de service ouvraient les fenêtres de l'établissement, nettoyant, frottant, mettant tout en ordre avec une propreté flamande.

Dans une vaste cour attenante les garçons d'écurie pansaient les chevaux et lavaient les carrioles et les charrettes.

Au moment où la vieille calèche s'arrêta devant la porte, une jeune servante, vive et jolie fille aux yeux intelligents et aux dents blanches, s'élança pour ouvrir la portière.

Le banquier avait déjà mis pied à terre.

— Vite, une chambre, mon enfant, et la meilleure de la maison ! dit-il à la jeune fille.

— Monsieur est seul ?

— Non, j'amène une malade à laquelle il faudra tous vos soins...

— Bien à votre service, monsieur... Le premier est retenu par un Russe, mais nous avons un appartement de deux pièces, au second étage, dont les croisées donnent sur la place... Deux croisées par chambre... Ça fera-t-il votre affaire ?

— Très bien... Préparez-le !

— Les lits sont tout prêts...

— Appelez donc quelqu'un qui m'aide à transporter ma femme, car elle est sans connaissance.

— Ah ! la pauvre dame ! Je vous aiderai moi-même, monsieur, je suis forte.

— Et envoyez en toute hâte chercher un médecin.

— Tiennette ? cria la jeune fille à une autre servante, qui demeurerait immobile et curieuse sur le seuil, va chercher le docteur, toujours courant, et ramène-le avec toi... Tu diras que c'est pressé...

— Oui, Rose, je m'en y vas, fit docilement Tiennette en prenant sa course.

— Maintenant, monsieur, reprit la jolie bonne qui répondait au nom de Rose, nous monterons quand vous voudrez...

M. Delarivière paya libéralement l'automédon rustique qui l'avait amené, et quelques minutes plus tard Jeanne, adroitement déshabillée par la servante, était étendue et chaudement couverte dans le lit à rideaux de cretonne à fleurs de l'une des chambres du deuxième étage.

Le banquier, pâle comme un condamné à mort, les yeux mornes, le front penché, regardait sa femme et, à la vue de cette sinistre et persistante immobilité, des sanglots étaient pres de s'échapper de sa poitrine.

Ce lugubre silence effraya Rose. Elle éprouva le besoin d'entendre le son de sa voix pour se rassurer.

— Monsieur, dit-elle en passant une porte qui laissait voir une seconde pièce spacieuse et confortablement meublée, comme l'était d'ailleurs la première, vous avez là une chambre pour vous, très commode... Puis voici un cabinet de toilette près du lit, et il y a dans l'autre chambre une porte sur le couloir, qui vous permettra d'entrer et de sortir sans passer par ici.

— Tout cela est très bien... murmura le banquier d'une façon machinale, car il avait à peine entendu.

— Et, continua Rose, si madame va mieux demain matin, comme c'est à espérer, elle pourra jouir sans se déranger d'un spectacle auquel bien des gens de Paris viendront assister... un spectacle comme on n'en voit pas souvent... Du moins on n'en a pas vu de pareil ici depuis longtemps... Et puis il y a des circonstances particulières et mystérieuses qui rendent la chose tout à fait intéressante... oui, monsieur... aussi cela fait un bruit d'enfer...

Rose se tut, attendant une question.

Elle l'attendit en vain. M. Delarivière n'écoutait pas, et plus que jamais attachait ses regards sur sa bien-aimée Jeanne.

La jeune fille ne se découragea point et reprit :

— Ah ! les fenêtres de la place Saint-Jean se louent un bon prix, et il n'y en a nulle part qui soient mieux situées que les nôtres. Aussi nous ne savons auquel entendre, je vous assure, et nous en avons qui sont déjà louées cinquante francs pièce... C'est comme je vous le dis, oui, monsieur, cinquante francs pièce...

Le banquier, qui continuait à ne pas entendre, poussa un faible cri et s'élança vers le lit ; il avait cru voir la main de sa femme s'agiter. C'était une illusion. La main fine, aux doigts effilés couverts de bagues étincelantes, demeurait inerte et glacée.

Rose comprit à la fin qu'elle ne triompherait point d'une préoccupation si profonde.

— Je m'en vais, monsieur... fit-elle. Monsieur a-t-il besoin de quelque chose ?

— Non, mon enfant...

— Monsieur prendrait peut-être un potage ? — Dans cinq minutes il serait chaud.

— Merci !...

— Alors, une tasse de lait ?... — Nous en avons qui n'a pas son pareil... — Nos vaches sont si bien tenues qu'on vient voir leur étable par curiosité... Une tasse de lait, hein, monsieur ?

— Encore une fois, non !... répliqua le banquier, presque avec impatience. Je n'ai besoin de rien...

— Du reste, quand la patronne sera levée, ce qui ne tardera guère à présent, elle viendra voir monsieur... et si monsieur désire n'importe quoi, il pourra commander.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura M. Delarivière se parlant à lui-même, mais assez haut pour être entendu, le temps passe et ce médecin n'arrive pas !

— Je descends voir si Tiennette est revenue, reprit Rose vivement, et je remonterai dire à monsieur ce que le docteur lui aura dit.

La jeune servante quitta la chambre.

Le banquier demeura seul auprès du corps adoré que l'étrénel de la vie avait peut-être quitté déjà.

IV

EN CATALEPSIE

Aucune parole ne pourrait donner une idée du profond désespoir de M. Delarivière en face de cet évanouissement qui ressemblait à la mort bien plus qu'à la catalepsie.

Le malheureux vieillard s'agenouilla près du lit, ses sanglots longtemps contenus éclatèrent et, couvrant de baisers les mains froides de Jeanne, il balbutia :

— Elle est donc morte !... morte sans m'avoir donné un dernier regard, un dernier soupir, une dernière parole !... Morte en pleine jeunesse, quand de si longues années lui semblaient promises !... Non ce n'est possible !... Dieu est bon ! il n'aurait pas voulu m'accabler ainsi au moment où l'avenir était souriant pour elle, et rempli pour moi d'espérance !... Il n'aurait pas brisé cette existence précieuse à l'heure où je pouvais effacer enfin l'unique tache du passé !... Et le médecin n'arrive pas !... Et je suis impuissant devant cette créature angélique, à qui chaque seconde qui s'écoule enlève peut-être un dernier souffle de vie ! Mon Dieu ! Dieu de miséricorde, ne me prenez point ma douce compagne ! Frappez moi, brisez-moi... mais épargnez-la !... J'ai assez vécu, prenez ma vie... mais laissez-la vivre pour sa fille... Jeanne, ma bien aimée Jeanne, tu n'es pas morte, n'est ce pas ?... Ouvre les yeux, je t'en supplie !... je t'implore à genoux !... Ranime toi et parle !... Réponds-moi ! réponds-moi !...

Et le banquier se tordait les mains dans une agonie de douleur.

On frappa doucement à la porte.

M. Delarivière tourna la tête.

— Entrez... murmura-t-il d'une voix à peine distincte.

Rose parut.

— Monsieur, dit-elle, c'est le docteur... Le voici...

Et elle s'effaça pour laisser passer un homme de vingt six ans, aux traits réguliers, dont la physionomie profondément intelligente et sympathique exprimait à la fois la douceur la plus grande et la volonté la plus énergique.

Ce médecin se nommait Georges Vernier.

M. Delarivière s'élança vers lui.

— Enfin, vous voilà, monsieur ! s'écria-t-il ; j'étais dans un brasier en vous attendant ! Ma femme se meurt... Sauvez-la, monsieur, sauvez-la ! et jamais reconnaissance n'égallera la mienne, je vous le jure !

En disant ce qui précède il entraînait vers le lit le jeune docteur.

Ce dernier, touché de ce désespoir immense, répondit avec émotion :

— Comptez sur moi, monsieur... Tout ce qu'il sera possible de faire, je le ferai.

Il prit une des mains de Jeanne, appuya ses doigts sur le poignet et chercha les battements de l'artère ; puis il appliqua son oreille pendant quelques secondes sur le côté gauche de la malade, dont ensuite il écarta les lèvres et dont il souleva les paupières.

Le banquier suivait avec une indicible angoisse chacun de ses mouvements.

— Eh bien, docteur ? balbutia-t-il. Eh bien ?

Georges Vernier, absorbé dans ses observations, n'entendit pas ces mots presque indistincts.

Il colla pour la seconde fois son oreille sur la poitrine de Jeanne, à l'endroit du cœur, et il écouta de nouveau.

Une ou deux secondes s'écoulèrent ; il se releva et se tourna vers le banquier, qui ne respirait plus et dont la paleur livide égalait celle de sa femme.

Le clair et ferme regard du docteur fit passer un frisson dans les veines de M. Delarivière.

Il aurait voulu interroger, il n'en eut ni la force ni le courage, ses lèvres remuèrent, mais sans articuler un son.

— Votre femme est vivante, monsieur, dit le jeune médecin.

L'excès de la joie peut foudroyer aussi bien que celui de la douleur.

Le banquier chancela.

— Vivante ! s'écria-t-il en joignant ses deux mains. Vivante !... et vous la sauvez ?

— Je crois pouvoir vous en donner l'assurance...

— Ah ! monsieur, ma fortune entière ne paierait pas assez cette parole !

Rose était restée curieusement sur le seuil de la porte entrouverte.

— Donnez-moi du papier, une plume et de l'encre, s'il vous plaît, mon enfant... lui dit le médecin.

— Tout de suite, monsieur le docteur...

M. Delarivière s'était laissé tomber sur un siège. La soudaine détente de ses nerfs le rendait aussi faible qu'un enfant. Des larmes abondantes sillonnaient ses joues.

Georges Vernier s'approcha de lui en disant d'un ton affectueux :

Commandez à votre émotion, monsieur, je vous en prie !

— Il importe que vous soyez calme, car j'ai des renseignements à vous demander...

Le banquier fit sur lui-même un violent effort couronné de succès... Ses larmes cessèrent de couler et il répondit presque avec fermeté :

— Me voici calme, monsieur, et prêt à vous donner tous les renseignements dont vous aurez besoin.

Depuis combien de temps madame est dans cet état ?

— Depuis une heure et quart environ.

Quelque grand chagrin, ou tout au moins quelque contrariété violente, ont-ils déterminé cette crise ?...

— Ni chagrin, ni contrariété...

En êtes-vous sûr ?

Absolument sûr... Ma femme et moi nous venons de New-York, où je suis banquier... Le but de ce voyage est de nous rapprocher de notre fille qui a été élevée en France et que nous allons reprendre avec nous... Nous sommes très riches et très unis... le bonheur de ma femme est sans nuages...

La traversée de New-York à Paris a-t-elle été pénible ?

— Nous ne sommes pas venus directement... D'importantes affaires m'appelaient en Angleterre, en Portugal, en Espagne, et enfin à Marseille... Nous avons tenu la mer pendant plus d'un mois, et ce long voyage a fatigué beaucoup ma femme... En débarquant à Marseille, une fièvre sourde la minait déjà... J'aurais voulu la contraindre à prendre un repos de quelques jours qui me paraissait indispensable, mais elle avait hâte d'embrasser sa fille... Elle a voulu partir... J'ai eu tort de céder.

— Madame est-elle sujette à des crises de ce genre ? à des évanouissements ?

Elle est impressionnable et nerveuse... Deux ou trois fois en dix huit ans, à la suite de malheurs passagers, elle a perdu connaissance, mais c'étaient des défaillances sans gravité et qui ne duraient que quelques minutes. Je dois ajouter que cette nuit même, en chemin de fer, elle avait subi l'une de ces courtes défaillances dont un flacon de sels anglais l'a tirée facilement.

En ce moment Rose entra dans la chambre et déposa sur une table ce qu'avait demandé le docteur, puis fit un mouvement pour se retirer.

— Attendez... commanda le jeune homme, en s'asseyant et en prenant la plume ; puis, tout en écrivant son ordonnance, il dit à M. Delarivière : L'état de madame ne me semble pas assez grave pour vous causer de sérieuses inquiétudes... il exigera cependant beaucoup de soins.

— Croyez-vous à une maladie de longue durée ? demanda le banquier.

— Non, j'espère ramener promptement le calme dans l'organisme troublé par un excès de fatigue qui, joint à une sensibilité extrême et agissant sur un tempérament très nerveux, a déterminé cet état cataleptique.

Mon Dieu, murmura le banquier saisi d'une nouvelle angoisse, — sommes-nous donc en présence d'une catalepsie ?...

— Oui, et il importe d'enrayer énergiquement un mal qui, passé à l'état chronique, devient difficile et presque impossible à combattre victorieusement... — Aujourd'hui ce mal est à ses débuts... — Je guérirai madame, j'en réponds, mais évitez pour elle dans l'avenir toute émotion trop vive, que cette émotion soit pénible ou joyeuse...

Ah ! —s'écria le banquier, —mes efforts tendront désormais à faire vivre ma chère femme dans une atmosphère de tranquillité profonde et de calme absolu...

Georges Vernier tendit à la jolie servante le papier sur lequel il venait de tracer quelques lignes.

—Portez cette ordonnance chez le pharmacien dont l'officine touche à l'hôtel, —lui dit-il, —vous attendrez cinq ou six minutes, et, en même temps que la potion qu'il vous remettra, vous m'apporterez une cuillère d'argent...

—Oui, monsieur le docteur...

Et Rose quitta la chambre avec une vivacité qui faisait bien augurer de son prompt retour.

Le ciel au dehors était admirablement pur. —Le soleil levant dardait sur la façade de l'hôtel ses rayons déjà tièdes, mais les épais rideaux de cretonne, doublés de mousseline blanche, entretenaient dans la chambre une sorte de demi jour crépusculaire.

Le docteur fit glisser les rideaux sur leurs tringles, ouvrit les deux battants d'une fenêtre, donnant ainsi un libre passage à l'air vif et à la clarté.

Ceci fait, il se rapprocha du lit, et pour la première fois il put voir en pleine lumière le visage de la malade.

Les traits de madame Delarivière, quoiqu'altérés par la souffrance et décolorés complètement, gardaient la gracieuse régularité de leurs lignes et leur expression d'ineffable douceur.

Georges Vernier fixa ses regards sur cette jolie tête jeune encore, tressaillit soudainement et fit un geste de surprise...

Ce visage lui rappelait d'une façon frappante une autre figure, une adorable tête virginale, dont le souvenir agitait son cœur et faisait battre à son pouls cent cinquante pulsations à la minute.

V

UN HABILE MÉDECIN.

—Ah ! se dit le docteur avec un trouble croissant, je ne puis me méprendre... Ce n'est point un jeu de mon imagination abusée ! Ce sont bien les mêmes traits, les mêmes contours... C'est le même visage avec quinze ans de plus... Ma mémoire est fidèle... En contemplant ces traits charmants et purs, il me semble revoir la gracieuse enfant qui m'est apparue si souvent à Saint Mandé et sur les pelouses du bois de Vincennes avec ses compagnes, et à qui j'ai donné mon ame... D'où vient cette ressemblance étrange ?... Est-il probable, est-il possible, que ce soit seulement un jeu de la nature ?...

Georges Vernier fut tiré de ses réflexions par le retour de Rose apportant la potion demandée et une cuillère d'argent.

Le jeune médecin prit ces objets et dit à M. Delarivière dont l'agitation faisait mal à voir :

—Du courage, monsieur, et du calme... Je vous le répète, tout ira bien... Aidez-moi, je vous prie, et soulevons doucement la malade...

Le banquier obéit.

Georges glissa des oreillers sous les épaules de Jeanne, qui se trouva presque assise sur son lit.

Il agita la fiole et remplit de son contenu la cuillère qu'il introduisit, non sans peine, entre les dents serrées de la jeune femme.

M. Delarivière, immobile et pâle, le visage encore humide de larmes mal essuyées, attendait, haletant, l'issue du combat de la science contre le mal.

Georges Vernier, sa montre à la main, regardait les aiguilles marcher sur le cadran d'émail.

Un silence profond régnait dans la chambre.

Dix minutes s'écoulèrent... Un siècle pour le banquier, dont le regard anxieux guettait le réveil de la compagne qu'il aimait mille fois plus que sa vie.....

Le docteur, impassible et froid comme un homme sûr de lui-même, remplit la cuillère une seconde fois, et de nouveau fit absorber le liquide à la malade.

—Si je calcule bien, dit-il ensuite, l'effet attendu se produira quand dix minutes encore se seront écoulées.

—Dix minutes... répéta M. Delarivière, et, d'une voix presque éteinte, il ajouta : Souffrez-elle ?

—Non, monsieur... Dans cet état de léthargie, l'insensibilité du corps est absolue...

Le silence régna de nouveau.

Tout à coup, au moment précis où s'achevait la dernière minute, les lèvres de Jeanne s'agitèrent et sa poitrine se gonfla dans un spasme nerveux.

Le banquier poussa un faible cri et voulut s'élançer.

Georges Vernier l'arrêta du geste, en même temps qu'il murmurait :

—Elle est sauvée, mais il importe qu'elle ne puisse ni vous entendre, ni vous voir... Il faut la laisser revenir à elle lentement, sans troubler ce réveil du corps et de l'âme... Après la crise effrayante qui pouvait la tuer, le sommeil arrivera, grâce à la potion préparée à cet effet, un sommeil invincible, inévitable, mais en même temps doux et réparateur.

—Et ce sommeil se prolongera longtemps ?...

—Je ne saurais assigner à sa durée une limite précise, mais n'ayez aucune inquiétude désormais... je vous dis et je vous affirme que madame est sauvée...

M. Delarivière saisit les deux mains du docteur et les serra dans les siennes avec une profonde effusion de reconnaissance, tandis que ses yeux se mouillaient de nouveau ; mais cette fois c'étaient des larmes de joie.

Les membres de Jeanne, roidis jusqu'à ce moment comme ceux d'un cadavre, commençaient à reprendre la souplesse de la vie. Les paupières frémissaient, prêtes à se disjoindre.

On frappa doucement à la porte.

Le docteur ouvrit lui-même et la maîtresse de l'hôtel du *Grand-Cerf*, madame Loriol, entra dans la chambre sur la pointe du pied.

C'était une petite femme d'une quarantaine d'années, toute rondelette et de fort bonne figure.

Le docteur mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander de parler bas et désigna de la main M. Delarivière.

Madame Loriol s'approcha du banquier, lui fit une révérence de dignité première et lui dit, en ayant soin de mettre une sourdine à sa voix :

—Vous m'excusez, monsieur, si je me permets de me présenter sans être appelée. Je regrette de n'avoir pu vous recevoir moi-même... J'étais encore couchée... Le soir je suis debout la dernière, et je rattrape cela le matin... Je viens prendre vos ordres. J'espère que rien ne vous a manqué et que vous avez été satisfait de Rose, ma première demoiselle ?

M. Delarivière fit un signe affirmatif et le docteur répondit :

—Rose a été fort convenable, ma chère madame Loriol, et monsieur n'a qu'à se louer du bon accueil qu'il a trouvé chez vous...

—Tout est donc pour le mieux... reprit la maîtresse de la maison ; puis, jetant un coup d'œil investigateur sur le lit où Jeanne reposait, elle ajouta : D'après l'état de cette pauvre dame, il est probable, que monsieur restera quelques jours à l'hôtel ?

—C'est plus que probable, c'est certain... répliqua le banquier.

—Je prends la liberté de vous poser cette question, monsieur, à titre de renseignement, et voici pourquoi : J'ai reçu de Paris, hier et ce matin, des lettres et des télégrammes par lesquels on me demande pour demain plusieurs chambres, et plus de fenêtres que n'en a l'hôtel... Or, si monsieur et madame n'avaient pas dû séjourner ici, j'aurais pu louer un gros prix les fenêtres...

—Louer vos fenêtres ? répéta non sans étonnement M. Delarivière, qui, nous le savons, n'avait ni encouragé ni même écouté les explications de Rose à ce sujet. Va-t-il donc se passer demain sur cette place quelque chose d'extraordinaire ?...

—Une exécution capitale... répondit Georges Vernier.

Le banquier fit un geste de répulsion.

—Oui, monsieur, reprit madame Lariol, on guillotina un grélin, et beaucoup de gens, que la curiosité attire, ôffrent jusqu'à cent francs d'une fenêtre.

—Cent francs pour voir tomber la tête d'un homme ! murmura le banquier. C'est payer cher un sinistre spectacle !

—Le scélérat dont on doit faire justice n'est pas un assassin comme un autre... répliqua la maîtresse de l'hôtel. Son procès a obtenu un grand retentissement...

—On s'est passionné pour ou contre lui... Cela vous explique, monsieur, pourquoi l'on viendra de très loin afin d'assister à sa mort... Il faut vous dire en outre...

Madame Lariol allait sans doute entamer un récit, mais un geste du docteur arrêta net le flux des paroles prêtes à jaillir.

—N'ayez nul souci, madame, fit alors M. Delarivière. Ma présence chez vous ne vous causera, soyez en sûre, aucun préjudice. Vous ne perdrez rien à ne pas avoir louer aux amateurs de malsaines émotions les quatre fenêtres des chambres que j'occupe dans votre hôtel...

—Ah ! monsieur, s'écria madame Lariol, si je vous ai prévenu, ce n'est pas le moins du monde avec l'intention de vous exploiter... C'est seulement...

—Pour me faire connaître le prix courant des fenêtres, acheva M. Delarivière.

—Oui, monsieur...

—Eh bien, madame, je prétends payer selon le tarif de demain, et comme si je me plaisais, moi aussi, à voir la tête d'un malheureux rouler dans le panier sanglant. Comptez-moi donc sur votre note vingt louis pour ces quatre fenêtres...

Madame Lariol accueillit ces paroles par un sourire accompagné d'une nouvelle révérence.

—Monsieur est trop aimable... dit-elle ; puis elle ajouta : Monsieur a-t-il besoin de quelque chose ?...

—De rien en ce moment, madame...

—Ne songez-vous point à déjeuner ?—demanda Georges Vernier.

—Je ne sens aucun appétit...

—Je le comprends, mais il faut manger quand même... Faites-vous violence, cher monsieur, si vous ne voulez pas que je sois obligé bientôt de vous soigner aussi... Vous ressentez, je le comprends, les suites de cruelles émotions, mais la confiance et le calme sont rentrés dans votre âme, votre esprit est délivré des terreurs qui l'obsédaient... Songez maintenant au corps et soutenez-le, c'est indispensable...

—Si je cède, docteur, répliqua le banquier, consentirez-vous à partager mon repas ?

—Ma's...

—Oh ! point de mais ! à la condition seulement de vous avoir pour convive, j'essayerai de prendre un peu de nourriture... Je sens bien que, si j'étais seul, le courage me manquerait absolument.

—J'accepte donc, afin de vous donner l'énergie qui vous manque.

—Dans vingt minutes le déjeuner sera prêt ! s'écria madame Lariol. Où faudra-t-il servir ces messieurs ?

—Au rez-de-chaussée... répondit le docteur. Nous y pourrions causer librement sans risquer de troubler le repos de la malade... Nous nous en rapportons à vous pour le menu... Mettez quelque amour propre à prouver à monsieur que vous avez un maître cordon bleu dans votre établissement.

—Soyez paisible, monsieur Georges...

—Et rendez-moi le service d'envoyer prévenir ma vieille gouvernante Madeleine, que je suis ici et que ne rentrerai pas déjeuner.

—Avant un quart d'heure la commission sera faite...

Madame Lariol quitta la chambre, et M. Delarivière remercia le docteur d'avoir accepté son invitation.

—La solitude en ce moment ne vaut rien pour vous, je l'ai bien compris... répliqua le jeune homme. Chut ! ajouta-t-il. Ecoutez !...

Les lèvres de Jeanne venaient d'exhaler un léger soupir.

Les deux hommes s'approchèrent du lit.

VI

OU IL EST QUESTION D'UN ÉTRANGER ASSASSINAT.

La jeune femme ne faisait aucun mouvement ; sa respiration était calme et régulière ; la pâleur de ses joues disparaissait rapidement.

Georges Vernier lui posa les doigts sur l'artère et compta les pulsations.

—Eh bien ? lui demanda M. Delarivière à voix basse.

—La fièvre diminue, répondit le docteur, et ne tardera point à disparaître, grâce au sommeil que j'ai provoqué... Ce sommeil durera trois ou quatre heures sans interruption, et notre malade, en se réveillant, se trouvera presque remise.

Le banquier, pour la seconde fois, serra les mains du jeune homme.

Les teintes vermeilles de la vie coloraient maintenant le visage de Jeanne et lui rendaient sa beauté touchante et son apparence de jeunesse.

—De minute en minute la ressemblance augmente, pensa Georges Vernier ; en contemplant cette femme, il me semble voir la sœur aînée de celle que j'aime...

M. Delarivière se pencha vers sa campagne endormie et lentement, avec précaution, il effleura son front d'un long baiser.

Un changement complet s'était fait en lui. On eût dit qu'il renaissait en voyant renaître sa Jeanne adorée.

Rose vint prévenir que le déjeuner était servi.

Le docteur referma la fenêtre, laissa retomber les rideaux, de manière à créer de nouveau dans la chambre une demi-obscurité, et sortit avec le banquier qui, au moment de franchir le seuil, se retourna pour jeter à sa femme un dernier regard d'amour.

Le déjeuner était servi, non dans la grande salle à manger de l'hôtel, mais dans une petite pièce dont l'unique fenêtre donnait sur le jardin.

Les fleurs des plates-bandes répandaient dans l'atmosphère tiède leurs parfums pénétrants. Les petits oiseaux, mis en joie par le soleil matinal, chantaient à qui mieux mieux le retour du printemps.

La table, dressée avec un soin plein de coquetterie, offrait un attrayant coup d'œil. Le linge d'une blancheur éblouissante, les cristaux taillés à facettes, selon l'ancienne mode, la vieille argenterie massive et ciselée, faisaient honneur à la maison.

Rose, la jeune servante, en robe claire, en tablier blanc, le serviette à la main, un petit bonnet de linge posé sur ses cheveux noirs, tournait autour de la table et s'assurait que rien ne manquait au couvert.

M. Delarivière, rassuré par les résultats obtenus déjà et plein de confiance dans l'habileté du docteur, avait repris un peu de sa bonne humeur habituelle, et c'est avec un visage presque souriant qu'il accompagnait son invité...

Rose fit une belle révérence en voyant entrer Georges et le banquier.

—Voilà une table parfaitement servie... dit ce dernier, je vous en félicite, mademoiselle.

La jeune fille rougit de plaisir, demanda :

—Quels vins boiront ces messieurs ?

—Quand pensez-vous, docteur ?

—Oh ! vous avez le choix... La cave du *Grand-Cerf* est fort renommée, et mérite sa réputation.

—Préférez-vous les crus de Bordeaux à ceux de Bourgogne ?

—En fait de vin, je suis éclectique...

—Dans ce cas nous goûterons des uns et des autres... Faites-nous donner, mademoiselle, une bouteille de Volnay et une de Saint Emilion.

—De derrière les fagots... ajouta Georges Vernier en riant.

Rose disparut et retourna au bout de quelques minutes en apportant sur un plateau les hors d'œuvre et deux bouteilles poudreuses dont l'apparence était vénérable.

Hâtons-nous d'ajouter que cette apparence n'avait rien de trompeur et que le contenu fut proclamé digne du contenant.

—Docteur, demanda le banquier, après avoir servi son coffee, donnez-moi donc quelques détails à propos de cette exécution qui doit avoir lieu demain sur la place, et qui surexcite assez vivement la curiosité générale pour faire mettre les fenêtres aux enchères ?...

—Depuis bien des années, monsieur, répondit Georges Vernier, la cour d'assises n'a pas eu à juger cause aussi mystérieuse et aussi étrange criminel...

—En vérité ?

—C'est l'avis de tous ceux qui ont assisté aux débats, et je dois convenir que je les ai suivis moi-même avec une curiosité fiévreuse.

—Il s'agit évidemment d'un assassinat, puisque la Cour a prononcé la peine capitale...

—D'un assassinat, oui, monsieur...

—Pouvez-vous me mettre au courant de la manière dont le crime a été commis ?

—Parfaitement... Il existe sur les bords de la Seine, à quelques centaines de mètres de la dernière maison de Melun, un ravissant domaine dont le propriétaire, un élégant et charmant jeune homme, se nommait Frédéric Baltus... Ce jeune homme était riche, menait assez grand train et habitait la villa été comme hiver avec sa sœur, mademoiselle Paula Baltus, une personne adorable que tout le monde aime et respecte. Or, il y a cinq mois environ, le 3 décembre, le jardinier de la maison, sortant de bon matin pour se rendre à Melun, se hurta, à vingt pas de la grille, contre un corps humain presque enfoui sous la neige qui n'avait pas cessé de tomber depuis quelques heures.

—Et ce corps ? demanda vivement le banquier.

—Était celui de M. Frédéric Baltus...

—Assassiné !

—Oui, monsieur... Une balle lui avait fracassé la tête, une autre lui avait traversé le cœur, et il résulta des constatations judiciaires qu'une troisième balle s'était amortie sur un objet résistant après avoir troué les vêtements de la victime, car il existait une contusion un peu au-dessus de l'aisselle gauche, à l'endroit où Frédéric Baltus plaçait habituellement son portefeuille dans sa poche de côté.

—On avait tué ce malheureux jeune homme à coups de revolver ?

—Oui ! Frédéric Baltus, frappé à cent mètres de sa villa, près d'un bouquet d'arbres, avait eu la force de se traîner jusqu'à la grille... Au moment de l'atteindre il était tombé mourant, et il avait expiré là sans secours...

« La justice informée vint relever le corps et l'instruction commença aussitôt.

« On chercha aux alentours de l'habitation et l'on trouva, près du bouquet d'arbres dont je vous ai parlé, un revolver enfoui sous la neige. Trois des cartouches étaient brûlées. C'était, sans aucun doute, l'arme qui avait servi à la perpétration du crime...

« De l'assassin, aucune trace...

« Quinze centimètres de neige couvraient la terre, effaçant les moindres vestiges de pas...

—Mais, demanda le banquier, comment donc a-t-on pu savoir que M. Baltus avait été frappé en face du bouquet d'arbres ?

—C'est la chose du monde la plus simple... La neige fut enlevée avec précaution à l'endroit où l'on avait ramassé le revolver... Une large mare rouge apparut sur le sol et, toujours déblayant la neige, on suivit les taches sanglantes jusqu'au lieu où la victime s'était abattue pour ne plus se relever...

—Personne n'avait entendu les coups de feu dans la nuit ?

—Personne !

—C'est singulier !...

—Non... La villa, je vous le répète, est isolée. Elle se trouve à plus de deux cents mètres de la dernière maison, en aval du pont de Melun. A une heure avancée, où tout le

monde était endormi, les faibles détonations d'un revolver ne pouvaient guère attirer l'attention...

—Le crime a-t-il été commis au milieu de la nuit ?

—L'instruction a établi que M. Baltus, venant de Paris, avait quitté le train à dix heures cinquante-sept minutes du soir ; il a donc été frappé vers onze heures et demie.

—Et le mobile du crime ? la vengeance ou le vol ?

—Le vol... impossible d'avoir un doute à cet égard, car le portefeuille de M. Baltus avait disparu.

—Que contenait-il ?

—Divers papiers et des valeurs.

—Importantes ?

—Quinze mille deux cent cinquante francs en billets de banque, au moins...

—Quelqu'un pouvait-il savoir que M. Baltus était porteur de cette somme ?

—On l'ignore... Son banquier lui avait remis, à quatre heures du soir, quinze mille francs. Le malheureux jeune homme était à la veille de partir pour Nice, avec sa sœur qu'il aimait tendrement... Chez ce banquier, vieil ami de sa famille, M. Baltus avait éprouvé une contrariété vive...

—A quel sujet ?

—Au sujet d'un chèque égaré ou volé, dont on avait rempli les blancs pour une somme importante au-dessous de sa signature, et que le banquier sans défiance venait de payer à présentation.

—Eh bien ! ce chèque pouvait être un indice...

—Comment ?... Le banquier n'en connaissait point le porteur... l'acquit était signé d'un faux nom... D'ailleurs le chèque avait disparu avec le portefeuille et les billets de banque...

—Dans tout ceci, fit observer M. Delarivière, je ne vois rien qui se rapporte à l'homme dont la tête va tomber.

—Patience... répliqua George Vernier, j'arrive à cet homme. Vous pensez bien que dès le lendemain de l'assassinat toutes les brigades de gendarmerie furent sur pied à vingt lieues à la ronde... Deux jours après le crime, le parquet de Melun reçut du parquet de Fontainebleau l'avis qu'un vagabond venait d'être arrêté dans la ville, et que ce vagabond pourrait bien être l'assassin de Frédéric Baltus...

VII

UN PROCÈS À SENSATION.

—Il existait des charges contre ce vagabond ? demanda M. Delarivière.

—Des charges écrasantes... répondit le docteur.

—Lesquelles ?

—Cet homme était entré chez un marchand de vin et y avait fait un déjeuner modeste. Pour solder la dépense il tira de sa poche un billet de cinquante francs. Ce pauvre diable ne payant pas de mine, le marchand crut devoir examiner avec une prudente attention le billet qu'on lui présentait, et remarqua, non sans surprise, que le soyeux papier de la Banque de France était troué quatre fois, comme si, plié en quatre, il avait été traversé par une balle... Depuis la veille on s'occupait beaucoup à Fontainebleau de l'assassinat commis à Melun. Le costume misérable et les allures inquiètes de l'inconnu n'inspiraient aucune confiance. Les soupçons du marchand de vin s'éveillèrent aussitôt. « Je n'ai pas de monnaie, dit-il, je vais en demander à un voisin... » Et il sortit. Il allait tout simplement chercher main-forte. Cinq minutes après l'homme était arrêté et conduit chez le commissaire de police.

« On le fouilla et les présomptions parurent aussitôt se métamorphoser en certitude.

—Comment ?

—On trouva sur lui le portefeuille de Frédéric Baltus.

—Il avait eu la folie de le conserver ? s'écria le banquier.

—Oui.

—Mais c'était là une preuve terrible !...

—Le commissaire de police la jugea telle en effet.
—Qu'étaient devenus les quinze mille francs ?
—Ils avaient disparu. Le portefeuille, percé d'outre en outre, ne contenait plus que deux billets de cent francs, troués eux-mêmes comme le billet de cinquante francs remis au marchand de vin...

« Evidemment la balle dont on trouvait la trace au dessous de l'aisselle gauche de M. Baltus s'était amortie en traversant le cuir et les billets de banque.

« Le doute cessait d'être possible... On tenait bien le meurtrier du malheureux jeune homme... Est-ce votre avis ?

—Certes ! Il ne restait à ce scélérat qu'à s'avouer coupable...

—Il se garda bien de le faire, et c'est ici que commence la singularité du personnage... Interrogé par le commissaire de Fontainebleau, il nia le crime... Transféré à Melun et confronté avec le cadavre, il nia le crime... On lui démontra que sa culpabilité était aussi lumineuse que le soleil, puisqu'on avait saisi sur lui le portefeuille de la victime, il nia toujours... simplement, avec calme, sans forfanterie...

—Mais comment tentait-il d'expliquer la possession du portefeuille ?

—Il répondait :— « On me l'a donné... »

—Qui ?

—Vous pensez bien que le commissaire de police lui posait cette question, il répliquait :— « Un homme à qui j'ai demandé l'aumône, la nuit, dans le bois de Seinepart. »

M. Delarivière haussa les épaules.

—Une aumône de quinze mille deux cent cinquante francs ! s'écria-t-il. Voilà sans contredit le plus absurde système de défense dont on ait jamais entendu parler... C'est tout bonnement de la folie ! ! !

—Et si cependant ce misérable avait dit la vérité ?... murmura Georges Vernier.

—C'est impossible ! !

—Pourquoi ? Si l'assassin de Frédéric Baltus, rencontrant un inconnu, un mendiant, s'était fait ce raisonnement : « En donnant à cet homme une partie du fruit de mon crime, en mettant dans ses mains des pièces accusatrices, je détournerai sur lui les soupçons qui pourraient m'atteindre, et, pris dans les mailles du filet jeté par moi, il se débattrait vainement sans parvenir à prouver son innocence... »

—C'est admissible en effet... répondit le banquier après un silence. Mais on pouvait s'éclairer et combattre ou appuyer les preuves matérielles par des présomptions morales... Il était facile de connaître les antécédents de cet homme, de savoir si sa conduite passée rendait un crime invraisemblable, de découvrir s'il en était réduit à demander l'aumône, la nuit, en pleine forêt, par une neige abondante, par un de ces temps glacés où le plus pauvre trouve un abri...

—Cela vous semble facile, et cependant la justice se heurta contre une barrière infranchissable...

—Je ne comprends plus... dit M. Delarivière, très intrigué et très intéressé par le récit du docteur.

Ce dernier poursuivi.

—Vous allez comprendre. l'inculpé ne portait sur lui aucun papier pouvant conduire à la découverte de son identité. On l'interrogea à dix reprises, et ces interrogatoires multipliés peuvent se résumer ainsi :

—Comment vous appelez-vous ?

—Pierre.

—C'est un nom de baptême, cela, mais quel est votre nom de famille ?

—Je n'en ai pas.

—Où êtes-vous né ?

—Je n'en sais rien.

—Quel âge avez-vous ?

—Je l'ignore...

—Où habitiez-vous avant de venir à Fontainebleau ?

—Sur les grands chemins...

—Que faisiez-vous ?

—Je mendiais.

—Vous avez un père ? une mère ?

—Je ne les ai jamais connus...

—Des parents éloignés ?...

—Je ne les connais pas...

—Bref, on se trouvait en présence d'une volonté de fer. Cet homme avait à coup sûr de puissants motifs pour cacher son nom et pour créer autour de lui une obscurité profonde et impénétrable.

—Et ce système n'a pas varié ? demanda le banquier.

—Jamais ! chaque fois qu'on l'amenait chez le juge d'instruction, ce malheureux se retranchait dans des réponses identiques qu'il terminait invariablement par ces trois mots : « Je suis innocent »... Ni les heures effroyables du secret, qui brisent les âmes les plus fortes... ni la sévérité, ni la douceur, ni les conseils pieux de l'aumônier de la maison d'arrêt, n'ont pu décider cet homme à soulever le voile et à modifier les termes de son incessante protestation... Impossible de lui arracher autre chose que cette phrase : « Je suis innocent »...

—Cela est en effet bien étrange ! Mais, dites-moi docteur, les recherches pour établir cette identité qui se dérobe ont-elles été faites avec soin ?...

—Avec un soin minutieux... Leur résultat négatif est d'autant plus incompréhensible que le signalement de l'inconnu n'offre rien de vague... il existe un indice bien caractéristique, qui pouvait et devait amener rapidement la découverte de la vérité... Cet homme est paralysé du bras droit...

—Paralysé du bras droit ? répéta le banquier avec stupeur

—Oui, monsieur, à la suite d'une blessure profonde, d'une sorte d'écrasement. La justice a voulu employer un moyen qui réussit presque toujours et répandre la photographie de l'inculpé dans toutes les directions. Lorsqu'il fut question de poser devant l'objectif, ce malheureux pour la première fois, entra en pleine révolte... il fallut pour le dompter lui mettre la camisole de force... Son immobilité fut insuffisante... On n'obtint qu'un cliché très imparfait... Les épreuves, vaguement ressemblantes, n'apportèrent aucune coopération sérieuses aux investigations commencées...

—Mais quel mystère entoure donc ce misérable ? demanda M. Delarivière. Qu'a-t-il à craindre de plus effrayant que la mort ?

—On se perd en conjectures...

—Quel âge paraît-il avoir et à quelle classe semble-t-il appartenir ?

—Il peut avoir quarante-cinq ou quarante-six ans et semble avoir reçu une certaine éducation. Ses manières sont polies, son langage est correct.

Ne serait-ce pas un de ces fils de famille conduits par la débauche à la misère, et par la misère au crime ? Un reste de pudeur l'empêcherait de se laisser connaître pour ne point mettre une ineffaçable souillure sur un nom honorable jusqu'à là, et peut-être éclatant.

—Peut-être, en effet. Toutes les suppositions sont possibles, admissibles, et ont été faites.

—Quand on lui a demandé ce qu'étaient devenus les quinze mille francs renfermés dans le portefeuille de M. Baltus, qu'a-t-il répondu ?

Que ce portefeuille, au moment où on le lui avait donné renfermait deux cent cinquante francs et rien de plus.

—Avez-vous vu cet homme de près, docteur ?...

—Grâce à la bienveillance du médecin en chef de la maison d'arrêt, j'ai pu pénétrer dans cellule et causer avec lui...

—Se prétendant condamné injustement, il doit se révolter contre ses juges ?

—Il proteste, mais d'une façon calme et pleine de résignation... C'est sans colère qu'il répète : « Je suis innocent !... »

—S'est-on inquiété de savoir s'il avait existé des rapports antérieurs entre lui et la victime ?

—On s'en est inquiété, on n'a rien découvert... Mademoiselle Paula Baltus ne l'a jamais vu.

—Connaisait-on des ennemis à M. Baltus ?...

—Aucun... C'était, je vous le répète, un aimable et char-

mant garçon, aimé et estimé de tout le monde. . Il faut chercher le mobile du meurtre dans le vol et non ailleurs... C'est l'avis de tout le monde, et c'est aussi le mien...

VIII

DE NOUVEAUX VENUS QUI JOUERONT UN GRAND RÔLE DANS CETTE HISTOIRE.

Le magistrat instructeur n'est point resté inactif, je vous le garantis, continua Georges Vernier, et n'a pas circonscrit ses recherches dans un cercle restreint. Avec l'aide du parquet de Paris, expert en ces matières, il a exploré le possible et l'impossible, sans relâche et sans résultat...

—Vous avez raison, docteur, dit M. Larivière, rarement une affaire criminelle fut plus mystérieuse... Cet homme entretenant volontairement autour de lui une obscurité qui le perd, est une énigme vivante ou un fou...

—Il a toute sa raison, je l'affirme... répliqua Georges.

—Les débats ont dû être éminemment curieux.

—Curieux au-delà de toute ressemblance et suivis par une foule avide d'émotions et se renouvelant sans cesse. Le procès a duré cinq jours, et pendant ces cinq jours, trente mille personnes au moins, —sans exagération, —sont venues de tous côtés, espérant prendre leur part d'un spectacle dramatique et passionnant... Mais il y a eu, comme toujours, beaucoup d'appelés et peu d'élus...

—S'attendait-on à la condamnation ?

—Oui, et je dois dire cependant qu'elle a été très discutée.

—Votre opinion personnelle, docteur ? je voudrais la connaître... Croyez-vous que le condamné soit coupable ?...

Sans hésiter, Georges Vernier répondit :

—Non, je ne le crois pas !...

Le banquier fit un geste de surprise.

—Ah bah ! s'écria-t-il. Quoi, malgré les preuves matérielles dont vous m'avez parlé, vous admettez son innocence ?

—Je l'admets.

—Et sur quoi vous basez-vous pour penser ainsi ?

—Sur certains faits dont le détail serait trop long et auxquels la cour et le jury ne me paraissent point avoir accordé une attention suffisante.

—Mais est-il possible, en face d'une quasi-évidence, d'absoudre l'accusé ?

—Je suis d'avis que le moindre doute devait suffire pour cloigner une condamnation capitale. Tout au moins fallait-il accorder des circonstances atténuantes et ne pas envoyer à la mort un malheureux peut-être innocent...

—Les membres du jury, agissant selon leur conscience, n'ont point hésité cependant.

—Hélas ! non ! répliqua le docteur. Mais savez-vous quelle est, selon moi, la véritable et presque l'unique cause de la sévérité du verdict ?... C'est l'incompréhensible obstination de l'accusé à s'environner de ténèbres... On a dû croire et on a cru en effet que cet homme ne cachait son passé que pour laisser dans l'ombre des crimes antérieurs... Certes, les jurés ont prononcé selon leur conscience, et n'ont fait que leur devoir. Je suis certain pourtant que parmi eux il en est plus d'un qui dormira mal la nuit prochaine. Il sera trop tard ?...

Innocent ou coupable, demain le condamné aura cessé de vivre...

—Le pourvoi et le recours en grâce ont été rejetés ?

—Oui, monsieur... la nouvelle en est arrivée hier au parquet... Demain matin le panier de la guillotine recevra la tête d'un infâme assassin ou celle d'un obscur martyr...

Le repas était terminé.

Le docteur regarda sa montre et se leva de table.

Les deux hommes regagnèrent l'appartement du second étage et entrèrent, en assourdissant le bruit de leurs pas, dans la chambre où reposait madame Delarivière.

La jeune femme continuait à dormir d'un profond sommeil.

La respiration était calme et régulière.

Les pulsations de l'artère se trouvaient presque ramenées à l'état normal. La fièvre cédait.

—Vous le voyez, monsieur, dit Georges, tout va bien...

Le banquier rayonnait de joie.

—Quelle sera maintenant la durée de ce sommeil réparateur ? demanda-t-il.

—Une heure encore au moins... deux au plus... En prévision du réveil, à quelque moment qu'il se produise, je dois vous donner mes instructions...

—Donnez, docteur... Elles seront religieusement suivies.

—Rien n'est plus simple et plus facile... Aussitôt que madame ne dormira plus, vous lui ferez prendre une cuillerée de cette potion, et vous continuerez de quart d'heure en quart d'heure... Je crois inutile de vous recommander la plus grande exactitude...

—J'aurai sans cesse ma montre à le main...

—Et maintenant, monsieur, adieu, ou plutôt au revoir.

—Vous me quittez, docteur ?...

—Pour peu de temps... Ma présence vous est inutile et je dois visiter plusieurs de mes clients qui doivent trouver mon absence incompréhensible...

—C'est juste... Allez donc, et à bientôt...

—A bientôt...

—Vous m'allieriez encore que je puis être complètement rassuré ?

—Oh ! complètement, je vous en donne ma parole d'honneur.

Georges Vernier salua M. Delarivière et quitta la chambre. En descendant l'escalier, mille pensées confuses tourbillonnaient dans son cerveau. Il avait sans cesse sous les yeux le doux visage de la malade.

—Est-ce la sœur de celle que j'aime ? se demanda-t-il. Est-ce sa mère... Que signifie cette étrange ressemblance, et faut-il l'attribuer à un caprice du hasard ?... Je n'ose interroger... Comment savoir ?...

Au moment où le docteur allait sortir du *Grand-Cerf* en se posant ces questions, l'omnibus du chemin de fer stationnait devant la porte.

Deux jeunes gens et deux jeunes femmes venaient d'en descendre et se préparaient à faire bruyamment irruption dans l'hôtel.

En voyant le docteur dont la physionomie, nous le savons, était remarquablement belle, et dont les traits réguliers, la démarche à la fois pleine d'assurance et de simplicité, annonçaient *quelqu'un*, les deux femmes s'arrêtèrent.

Georges les salua distraitement, presque sans les regarder, et continua son chemin.

Il était difficile de s'illusionner sur la position sociale des nouvelles venues, très jolies d'ailleurs l'une et l'autre, l'une brune et l'autre blonde.

L'élégance un peu trop tapageuse de leurs toilettes de campagne, la coquetterie ultra-voyante de leurs petits chapeaux excentriques, l'ampleur exagérée de leurs chignons d'ébène et d'or, les émanations violentes de l'opoponax, de l'ylang-ylang et du champaka, leurs gants de peau de Suède montant jusqu'aux coudes, le nombre déraisonnable de leurs *porte-bonheur*, la cambrure de leurs bottines à talons pointus de dix centimètres de haut, le style particulier de l'énorme éventail soutenu à leur côté par une chaînette et par une agrafe de vieil argent, enfin dans l'ensemble et dans l'expression, cet indéfinissable je ne sais quoi auquel il est presque impossible de se tromper quand on a le coup d'œil un tant soit peu parisien, prouvait jusqu'à l'évidence que ces jolies personnes appartenaient au monde des artistes ; et en effet, l'une était actrice aux Variétés ; l'autre peignait avec un certain talent des toiles dont l'une avait été remarquée déjà à l'exposition.

—Oh ! mes enfants ! la jolie tête ! dit presque à voix haute la jeune femme blonde en suivant du regard Georges Vernier.

—Tout à fait un gentleman... appuya sa brune compagne.

—Ça, un gentleman ! s'écria d'une voix fausse et grassoyante

l'un des cavaliers des deux, qu'est-ce que vous avez donc fait de votre juponnette, Adèle ? mais c'est un pekin sans galbe, ce monsieur ! Habit noir, pantalon noir, gilet noir et cravate blanche, avant sept heures du soir, et tout ça pas du bon faiseur, s'il vous plaît ! où est le chic ? Homme de plaisir et clubman, jamais de la vie !... Avocat si vous voulez, ou notaire, à la bonne heure... Peut-être même employé des pompes funèbres... et ça serait épatant !

— Eh ! répliqua l'autre jeune homme, plus âgé de quatre ou cinq ans que son compagnon quelle mouche vous pique, mon cher baron ? Laissez donc là cet habit noir incorrect et cette cravate blanche insolite que vous n'aviez jamais vus et que vous ne reverrez probablement jamais ! Entrons ! il est plus que temps de déjeuner ! je meurs de faim...

— Fabrice a raison ! appuyèrent les deux femmes. Bravo, Fabrice !

Fabrice Leclère, ainsi se nommait le personnage que nous venons de mettre en scène et qui doit jouer un rôle capital dans ce récit, était un grand et beau garçon de vingt-six ou vingt-sept ans, avec une abondante chevelure fauve naturellement ondulée, et une barbe cuivrée splendide, encadrant un visage au teint pâle, au nez aquilin, aux lèvres rouges, et aux yeux fendus en amandes.

L'ensemble que nous venons d'esquisser était séduisant, d'autant plus qu'au premier abord la physionomie de Fabrice Leclère paraissait souriante et bienveillante, et produisait une excellente impression qu'un plus attentif examen ne tardait pas à modifier.

Pour peu que le jeune homme oubliât de veiller sur lui-même, on constatait vite à quel point son regard était faux et tuyant, et combien son sourire dégénérait souvent en une sorte de rictus de la nature la plus inquiétante.

Fabrice portait un *complet d'étoffe anglaise, irréprochable d'élégance et de simplicité*, Malgré les extrêmes recherches d'une coquetterie presque féminine et d'un soin de sa personne poussé à l'excès, rien de voyant ou d'un goût douteux n'attirait l'œil dans sa toilette.

En cela il ne ressemblait guère à son compagnon de voyage le petit baron de Landilly, fils de famille et aspirant gommeux, avec qui nous allons faire connaissance.

IX

SUITE DU PRÉCÉDENT

Pascal de Landilly, âgé de vingt-deux ou vingt-trois ans, appartenait à une bonne et riche famille de province.

Pour le décrire il suffirait presque de répéter à nos lecteurs qu'il était, dans toute la force du terme, un aspirant gommeux.

Petit plutôt que grand, mince jusqu'à la maigreur et blafard comme un phthisique, quoique jouissant d'une santé passable dont il abusait de son mieux, il se piquait d'un *chic suprême* et portait avec préméditation des vêtements trop large dans lesquels ballottaient ses pauvres petits membres grêles.

Son costume de campagne, d'une excentricité voulue, quadrillé de couleurs vives, son gigantesque col cossé encadrant sa mièvre figure comme le papier d'un bouquet monté, sa cravate de soie d'un bleu pâle, retenue dans un anneau d'or orné d'un fer à cheval à clous de diamants, ses boutons de manchettes du même style et de grand module, ses chaussettes de soie rose rayées de blanc, ses petits souliers à bouffettes énormes, son chapeau melon de feutre marron orné d'un ruban bleu, auraient fait la joie et le succès d'un comique du Palais-Royal ou d'un chanteur bouffe de café-concert.

Ses cheveux d'un blond filasse, taillés et étagés à la Capoul sur un front étroit, ses moutaches chétives, ses maigres favoris incolores, ses yeux de faïence, sa bouche sans cesse entrouverte par un sourire qu'il voulait rendre moqueur, le monnaie qui semblait vissé dans son arcade sourcilière, lui donnaient une physionomie de prétentieux idiot.

Il ricanaient sans cesse et sans motif, suçait la pomme de son stick et affectait les allures déhanchées d'un pantin mis en mouvement par quelque ficelle invisible.

Au moral, nullité complète. Absurde et ridicule, mais point mauvais garçon, et beaucoup plus fanfaron de vices que vicieux en réalité.

La jeune femme blonde s'appelait Mathilde Jancelyn.

Sa brune compagne déguisée sous le pseudonyme aristocratique d'Adèle de Civrac son véritable nom de Greluche.

Fabrice Leclère entra dans l'hôtel, où le petit baron et les deux femmes le suivirent.

La salle commune, vide en ce moment, servait de café.

Madame Loriol y trônait derrière un comptoir de palissandre sur lequel s'étaient des bouteilles de liqueurs variées, des pyramides de soucoupes contenant chacune des morceaux de sucre, des morceaux de petites cuillers en ruolz, et un tronc en plaqué tout neuf et étincelant.

Cette digne maîtresse de maison quitta précipitamment sa place et vint audevant des nouveaux venus.

Comment, monsieur Fabrice, vous voilà ! s'écria-t-elle avec une expression joyeuse.

— En personne, chère madame, répondit le jeune homme. Et vous voyez que je vous amène bonne compagnie !

— Soyez les bien accueillis... fit madame Loriol avec une belle révérence, puis elle ajouta : Il y a longtemps qu'on ne vous a vu, savez-vous ?...

— A peu près un mois et demi...

— Tout juste quarante jours.

— Quelle mémoire ! dit Fabrice en riant.

J'ai de bonnes raisons pour me souvenir vous êtes parti immédiatement après la dernière audience de la cour d'assises, le jour où l'on a condamné à mort l'assassin de M. Baltus.

Un petit frisson courut sur l'épiderme du jeune homme, mais son visage ne trahit rien de ce qui se passait en lui, et il répliqua avec un sourire :

— C'est ma foi, vrai ! Je l'avais oublié...

— Ah ! poursuivit madame Loriol, vous pouvez vous vanter, monsieur Fabrice, d'avoir suivi les débats comme pas un ? Tous les jours au palais de justice et faisant queue des heures entières pour être bien placé...

— Le procès criminel m'intéressait vivement !... Comme les magistrats, comme les jurés, comme tout le monde, je cherchais la solution du problème. Je ne sais rien de plus attrayant qu'une énigme indéchiffrable en apparence, et qu'on espère déchiffrer... J'attendais avec une curiosité inouïe les réponses du malheureux assis sur la sellette infamante.

— N'allez vous pas le plaindre ? s'écria madame Loriol.

— Pourquoi non.

C'était un scélérat indigne de pitié !... il a tué, on va le tuer, c'est bien fait ! Ah ça ! mais, j'y pense, est-ce que vous venez, par hasard...

Madame Loriol s'interrompit.

— Pour assister au dénouement du drame dont j'ai vu se dérouler les péripéties ? acheva Fabrice. Oui, madame Loriol, vous devinez juste... Les journaux de Paris ont annoncé que l'exécution aura lieu demain.

La maîtresse de la maison fit un signe affirmatif.

— Et, s'écria le baron de Landilly avec un dandinement d'épaules qu'il prenait de la meilleure foi du monde pour un effet de torse, nous n'avons pas voulu que cette petite fête de famille se passât sans nous. Je n'ai jamais vu guillotiner que des mouches quand j'étais au collège... Est-ce admissible ? J'ai dit à Fabrice : " Il faut être dans le mouvement, mon excellent bon ! Allons-y ! Ça sera d'un goût parfait !..." Alors ces dames ont voulu venir...

— Ce dont elles auraient mieux fait de se dispenser... répliqua Fabrice d'un ton de mauvaise humeur.

— Pourquoi donc ça ? demanda Mathilde. En notre qualité de filles d'Eve, n'avons nous plus le droit d'être curieuses ?

— Quand il s'agit d'un spectacle sanglant, reprit le jeune homme, la curiosité, chez les femmes, change de nom et s'appelle cruauté !...

Adèle Greluche, dite de Civrac, haussa les épaules et répliqua :

Tenez, Fabrice, vous êtes un poseur !... un empêchement de danser en rond !... Pourquoi ce que les hommes se permettent serait-il interdit aux femmes ?

Pascal prit la parole et dit sentencieusement :

— Parce que vous êtes des êtres faibles, tandis que nous, nous sommes bronzés et nous avons les nerfs solides, que c'en est épatant !

Les nerfs solides ! répéta la brune Adèle, Allons donc ! pas déjà tant, mon petit homme !... Si on vous disait subito que vous serez demain matin le héros de la fête à la place du condamné, je voudrais voir la solidité de vos nerfs !

Cette image désobligeante secoua si vivement le petit baron que sa pâleur augmenta de façon notable.

— Je la trouve mauvaise ! murmura-t-il. C'est une plaisanterie qui n'est pas à faire.

Puis, redevenant maître de lui-même, il s'empressa d'ajouter :

— Ça serait gênant, vous comprenez ça, quand je me regarderais dans la glace, de ne plus voir ma tête sur mon cou à sa place habituelle. Trop de chic, ma parole d'honneur !

— Enfin, conclut Fabrice avec impatience, ces dames ont voulu venir, et, comme il faut toujours céder aux femmes, elles sont venues... Toute discussion est donc inutile en présence du fait accompli. Et, sur ce, chère madame Loriol, faites-nous servir un bon déjeuner.

— Avant un quart d'heure vous serez à table... Le temps de mettre le couvert.

— Où nous servira-t-il ? demanda Mathilde.

— Où vous voudrez, madame...

— Dans le jardin, alors, sous les arbres.

— C'est entendu... Vite, Rose et Tiennette, la table sous les maronniers...

— Et, dit Adèle en riant, vous ne ferez pas payer à part les chenilles qui tomberont dans les verres...

— Ces messieurs veulent-ils commander leur menu ?... demanda madame Loriol.

— Tout ce que vous voudrez, pourvu qu'il y ait une matelote... répliqua Fabrice. La matelote d'anguilles est le triomphe du *Grand-Cerf*.

— C'est, ma foi vrai, nous sommes à Melun ? fit le petit baron en frappant l'une contre l'autre ses deux mains gantées de vert pâle. Il y a un proverbe sur l'anguille de Melun qui crie avant qu'on ne l'écorche !... épatant !... épatant !... Dites-donc, madame, est-ce qu'on les attend vraiment crier, vos anguilles, quand on va les écorcher ?...

— Pas précisément, monsieur.

— Alors le proverbe se moque de nous, ce qui est le fait d'un proverbe mal élevé !...

— Eh ! monsieur, le dicton populaire dont vous parlez a pris son origine dans une vieille anecdote...

— Racontez l'anecdote, chère madame... Ce sera d'un relief prestigieux... nous sommes tout oreilles, parole d'honneur.

Madame Loriol ne se fit pas prier.

— C'était il y a longtemps... dit-elle. On allait représenter à Melun le martyr de saint Barthélemy qui, suivant les traditions de l'Eglise, fut écorché vif...

« Un nommé Languille, un simple d'esprit, qui jouait le rôle du martyr, était attaché à une croix et l'on se préparait à faire semblant de l'écorcher vif, quand, à l'aspect de l'exécuteur s'avançant d'un air farouche avec un grand couteau à la main, en faisant d'horribles grimaces, le pauvre diable prit peur et ne put s'empêcher de pousser les hauts cirs, ce qui, comme bien vous pensez, égaya beaucoup le bourreau et les assis-

tant et fit dire dans la ville, après la représentation : Languille crie avant qu'on ne l'écorche !... Voilà l'anecdote...

— Bravo !... s'écria le petit baron avec un sincère enthousiasme. Renversante, l'anecdote !... Je la produirai dans le monde... elle aura du succès...

— Très joli, madame Loriol ! très joli... fit à son tour Fabrice. Mais ce n'est pas de chroniques locales qu'il s'agit... Nous déjeunerons à Melun, nous y dînerons, nous y coucherons... Il nous faut deux chambres...

Madame Loriol leva les mains au-dessus de sa tête comme pour prendre le ciel à témoin de sa détresse, et se composa une physionomie désolée.



Fabrice entra dans l'hôtel, où le petit baron et les deux femmes le suivirent.

—Deux chambres !... répéta-t-elle. Miséricorde, monsieur Fabrice, vous n'y pensez pas !...

—Et pourquoi donc ?

—Mais tout est loué, monsieur Fabrice, et loué non par chambre, mais par fenêtre, cent francs la fenêtre, oui, cent francs !—Et n'importe à quel prix, sur la place, vous ne trouveriez une lucarne assez grande pour y fourrer votre œil

—Chère madame Loriol, répliqua le jeune homme, je refuse absolument de croire qu'il ne vous reste rien de disponible...

—Je vous affirme !...

—N'affirmez point !

—Je vous jure !...

—Ne jurez pas !

X

M. ET M^{ME} DE LARIVIÈRE.

—Admettons, poursuivit Fabrice, admettons que la fièvre des enchères se soit abattue sur votre immeuble et qu'on se dispute à prix d'or vos moindres fenêtres... Soit ! malgré tout, il vous reste bien une chambre pour des amis... une toute petite... Nous nous contenterons d'une seule chambre grande comme rien du tout, pourvu qu'elle ait un lit et une fenêtre... Ces dames occuperont le lit... Nous passerons, Landilly et moi, la nuit sur des fauteuils...

—Une mauvaise nuit est bientôt passée... interrompit le petit baron.

—Et, continua le jeune homme, demain matin nous nous partagerons la fenêtre... Une fenêtre pour quatre s'il vous plaît !

—Une fenêtre ou la mort ! s'écria Pascal de Landilly. Voyons, ma petite madame Loriol, vous ne voulez pas réduire ces dames au désespoir, ce qui manquerait de galbe ! Trouvez-nous une fenêtre et vous serez un ange ! A dix louis il y a un marchand, comme on dit à l'hôtel des commissaires-priseurs !

Le petit baron tira son portefeuille et fit voltiger deux billets de cents francs devant les yeux de la maîtresse du *Grand-Cerf*.

—Mais puisque je n'ai pas de chambre... gémit cette dernière.

—A trois cents francs, madame Loriol... à trois cents francs ! reprit Pascal.

Et il joignit un billet de banque aux premiers.

La tentation devenait irrésistible.

—Vous m'en direz tant ! fit l'hôtesse.

—Bravo ! la vérité se dévoile !... Vous avez une chambre.

—J'en ai une, oui, au troisième... mais je l'avais promise hier, positivement promise.

—Avez-vous touché des arrhes ?

—Non.

—Eh bien ! vous la reprendrez, voilà tout. Adjugée la chambre ! Empochez la monnaie !

Madame Loriol prit les billets de banque, fit une belle révérence et murmura :

—Croyez bien que ce n'est pas cette somme qui m'a déçue...

—Nous en sommes convaincus ! répliquèrent les quatre jeunes gens en riant.

—Et la preuve, continua l'hôtesse, c'est que je sollicite la permission de vous offrir le vin de Champagne, ce soir, à diner.

—Nous vous octroyons cette faveur, madame Loriol, et nous porterons votre santé avec le meilleur Cliquot de votre cave... Ce sera d'un chic immense...

Tiennette vint annoncer que le déjeuner était servi.

—Vite à table ! dit Mathilde, et cette après-midi, promenade en canot sur la Seine... J'adore la rivière et la pêche à la ligne...

Laissons les convives s'installer en plein air dans la salle de verdure où l'on avait dressé le couvert, et tandis qu'ils font honneur à la matelote d'anguilles et la proclament *inénarra-*

ble, rejoignons M. Delarivière que nous retrouvons au chevet de sa femme.

Jeanne dormait toujours.

Son sommeil était de plus en plus calme. Par instants, une sorte de vague sourire se dessinait sur ses lèvres venait éclairer son doux visage, dont la pâleur avait presque disparu.

Aucune pensée sombre ne tourmentait désormais l'esprit du banquier.

Les yeux fixés avec adoration sur sa bien-aimée Jeanne, que pendant une heure longue comme un siècle il avait crue morte, il bénissait Dieu et le docteur Vernier qui venaient de la lui rendre.

Absorbé dans sa muette extase, il ne s'apercevait même pas que le temps passait.

Soudain il vit la jeune femme faire un mouvement léger. Elle agita ses mains, ses paupières battirent, elle ouvrit les yeux et, se soulevant sur son coude, elle promena sur les objets qui l'entouraient un regard étonné.

Le banquier se pencha vers elle et la prenant entre ses bras, la serrant passionnément contre son cœur, il murmura d'une voix que la violence de son émotion rendait presque indistincte :

—Jeanne... chère Jeanne...

La malade, s'abandonnant à l'étreinte caressante de son mari, demanda :

—Où suis-je donc ?

—Nous sommes à Melun... répondit le banquier.

—A Melun ! répéta Jeanne étonnée. Pourquoi pas Paris ?

Parce que, chère bien-aimée, si près que nous fussions du terme du voyage, nous n'avons pu aller jusqu'au bout.

Jeanne baissa la tête, ferma les yeux et parut interroger sa mémoire.

—Oui... dit-elle au bout d'une minute. Je me souviens, mais vaguement... Je vois, mais à travers un brouillard, un étrange malaise s'était emparé de moi... il m'a semblé que mon âme abandonnait mon corps et que je te quittais pour toujours.

—Tu as beaucoup souffert, n'est-ce pas, pauvre amie ?

—Oui beaucoup... Mais à quoi bon rappeler cette souffrance ?... C'est fini... C'est passé... Depuis quand sommes-nous ici ?

—Depuis le point du jour.

—Et il est maintenant ?

—Deux heures de l'après-midi.

—Et j'ai dormi sans cesse ?

—Oui, grâce à Dieu, car le sommeil pour toi c'était la guérison. Enfin te voilà réveillée et il faut suivre les prescriptions du docteur.

—Quel est ce docteur ?

—Un jeune médecin d'un remarquable talent, qui se nomme Georges Vernier, et à qui j'ai voué une profonde reconnaissance.

—Eh bien, fit Jeanne avec un sourire, suivons les prescriptions de ce jeune médecin. Remercions-le d'abord en lui obéissant. Qu'a-t-il ordonné ?

—De prendre tous les quarts d'heure une cuillerée de ce liquide.

Et le banquier, avec la sollicitude d'un amant, disposa les oreillers derrière les épaules de Jeanne, et lui présenta ensuite la potion qu'elle but sans hésiter.

—L'ordonnance est facile à suivre... dit-elle en souriant. Sauf un peu d'amertume, ce breuvage n'a point mauvais goût.

Puis elle poursuivit, en prenant dans les siennes les mains de son mari :

—Comme le temps a dû te paraître long, pauvre ami, tandis que j'étais sans connaissance.

—Au souvenir du supplice enduré, le banquier pâlit.

—Aucune expression ne saurait te donner une idée de mes angoisses ! répliqua-t-il. Songe donc ! tu étais là, près de moi, brisée par la souffrance... et je ne pouvais rien !... Il me semblait voir la flamme de ta vie s'éteindre... et je ne

pouvais rien !... Quelle torture !... Comment ne suis-je point devenu fou ?...

—Je me mets à ta place, ami bien cher, et je comprends tout... Mais ne t'exagères-tu pas un peu ma position ?...

—Non, car la crise a été terrible... le docteur en convient lui-même... L'excès de la fatigue avait amené dans ton organisme d'étranges et périlleux désordres... Grâce au ciel nous avons triomphé du mal... il ne reviendra plus...

—Bien sûr ?

—Oui, le docteur me l'a positivement affirmé...

—As-tu écrit à Edmée ?...

—Je n'ai pas cru devoir le faire... Notre retard, dont elle ignore le motif, ne peut lui causer de graves inquiétudes, tandis qu'une halte si près du but l'aurait sérieusement alarmée... Il aurait fallu, d'ailleurs, assigner une date à notre arrivée, et c'était impossible... Après la prochaine visite du médecin, nous saurons à quoi nous en tenir, et j'écrirai...

On frappa doucement à la porte.

Le banquier quitta son fauteuil et alla ouvrir.

—C'est vous, docteur ! s'écria-t-il en voyant Georges Vernier. Venez vite contempler votre œuvre ! Notre malade est réveillée et elle vous attend avec impatience pour joindre sa gratitude à la mienne...

Le jeune médecin, le visage souriant, se dirigea vers le lit.

Madame Delarivière lui tendit la main en murmurant avec émotion :

—Vous m'avez sauvé la vie, docteur... merci pour moi et pour ceux qui me sont chers ! merci de toute mon âme...

Georges tressaillit de nouveau en voyant la jeune malade ainsi ranimée, et surtout en l'entendant parler.

—Ce sont les mêmes yeux, se dit-il, le même regard, la même voix ! Il est impossible que ces deux femmes soient étrangères l'une à l'autre.

Puis, tout haut, il répliqua en s'efforçant de paraître calme :

—J'ai fait modestement mon devoir, madame, et je suis trop heureux d'avoir réussi.

Il appuya ses doigts sur l'artère du poignet délicat de la malade.

—Plus de fièvre, n'est-ce pas ? demanda M. Delarivière.

—Non, mais encore un peu d'irrégularité... Qu'éprouvez-vous en ce moment, madame ?...

—Aucune douleur, mais une grande lassitude.

—La tête est-elle lourde ?

—Plus que tout à l'heure.

—Avez-vous de l'appétit ?

—Non...

—Il faut cependant prendre quelque nourriture... Je donnerai l'ordre à madame Lorient de vous envoyer un bouillon léger.

—Docteur, combien de temps durera ma convalescence ?

—Deux ou trois jours suffiront pour la rendre complète...

Le visage de madame Delarivière offrit une expression douloureuse.

—Trois jours encore sans voir ma fille ! balbutia-t-elle. Le courage me fera défaut !

—Mais, demanda vivement le banquier, pourquoi notre enfant ne viendrait-elle pas ici ?

En entendant cette question, Georges sentit son cœur bondir.

Si la jeune fille venait à Melun, ses doutes seraient à l'instant même éclaircis. Un seul regard lui dirait si sa bien-aimée était l'enfant de cet étranger sympathique et de cette gracieuse femme dont il n'osait demander le nom...

XI

UNE PROMENADE EN CANOT.

M. Delarivière se tourna vers Georges.

—Docteur, lui demanda-t-il, vous jugez utile n'est-ce pas, que notre malade prenne ici quelques jours de repos ?

—Et même indispensable, oui, monsieur, répondit le jeune homme.

—Vous avez défendu toute émotion vive.

—Sans doute.

—Ne vous semble-t-il pas cependant qu'une émotion douce, à laquelle ma femme aurait eu le temps de se préparer, ne saurait être dangereuse ?... Verriez-vous en un mot quelque inconvénient à la réunion immédiate de la mère et de la fille ?

—Aucun... La joie est un souverain dictame... La présence d'une enfant bien-aimée ne peut que hâter la convalescence... Je recommanderai seulement à madame de rester autant que possible maîtresse d'elle-même et de point se livrer sans mesure aux manifestations de sa tendresse...

—Ah ! je vous le promets ! s'écria Jeanne. Je serai forte dans mon bonheur... je saurai me contenir...

—Alors, tout ira bien...

—Puisqu'il en est ainsi, reprit le banquier, je partirai demain pour Paris, par le premier train, et dans la journée je ramènerai notre enfant...

—Demain, se dit Georges, je saurai donc à quoi m'en tenir !

Il ajouta tout haut :

—Je vous quitte, madame, mais je reviendrai ce soir... Je n'ai présentement qu'une recommandation à vous adresser... Dominez votre nature impressionnable et nerveuse... Ce qu'il vous faut, avant tout, c'est du calme... Chassez toute préoccupation... Eloignez toute inquiétude... Laissez-vous vivre... Laissez-vous être heureuse, et bientôt les dernières traces de la crise que vous venez de traverser auront disparu... Je vais vous faire préparer un bouillon qu'il faudra prendre ; puis, au bout d'un quart d'heure, une cuillerée de potion vous procurera, je n'en doute pas, un nouveau et profond sommeil... Quant à vous, monsieur l'altération de vos traits me prouve que la fatigue vous accable. Reposez-vous pendant quelques heures... je vous le conseille comme ami, et comme médecin je vous l'ordonne.

—Je me porte garante de son obéissance, docteur... répondit Jeanne en souriant.

Georges quitta la chambre et, après avoir recommandé de monter à la convalescente une tasse de bouillon très léger, sortit de l'hôtel en proie à une agitation que ses efforts ne pouvaient dominer.

—Si cette jeune fille que son père amènera demain, se disait-il, était celle que j'aime, ce qui vient de se passer ne créerait-il pas une sorte de lien entre elle et moi ?... J'ai sauvé sa mère, car le danger était très réel et très grand... C'est un titre, cela ! Qui sait si je ne pourrais pas espérer qu'un jour peut-être...

Le docteur, sans compléter, au moins par des mots, la pensée qui s'offrait à lui, haussa les épaules et reprit :

—Je fais des rêves insensés !... Je me forge des chimères !... Cette ressemblance est saisissante, mais que prouve une ressemblance ? La nature a des jeux bizarres et d'inexplicables caprices... Et d'ailleurs, si je ne me trompais point, en serais-je plus avancé ?... Si celle que j'adore était l'unique enfant de ce riche banquier, la fortune du père ne creuserait-elle pas un abîme entre le médecin de province, obscur et pauvre, et la fille du millionnaire ! Qu'importe le service rendu ?... Cette famille aujourd'hui n'a plus besoin de moi... Quand elle aura payé mes visites elle ne me devra rien... pas même de la reconnaissance, car j'ai mon métier de guérisseur, voilà tout, et tout autre à ma place l'aurait fait comme moi... Ah ! mieux vaudrait cent fois oublier ces folies ! Mais le puis-je ? et, si je pouvais, le voudrais-je ?...

Georges Vernier, le cerveau plein de science et le cœur plein d'amour, se disait ces choses avec un désordre croissant et, tout absorbé dans son fiévreux monologue, arpentait sans but et d'un pas tantôt rapide et tantôt ralenti les rues de Melun.

Il allait au hasard, ayant pris dans son trouble un tout autre chemin que celui de son logis.

Peu à peu cependant une accalmie se produisit. Il s'orienta, regarda sa montre et, au lieu de rentrer chez lui, alla visiter les clients qui l'attendaient.

Laissons le docteur remplir ses devoirs professionnels et rejoignons, sous les marronniers du jardin, Fabrice Leclerc, le petit baron de Landilly et les deux jeunes femmes.

Le déjeuner touchait à sa fin.

Les convives, dont le voyage matinal et le grand air aiguïsaient l'appétit, avaient fait copieusement honneur à la cuisine de l'hôtel du *Grand-cerf*, et fêté très amplement certain petit vin de Chablis, pétillant dans le verre et sentant la pierre à fusil...

Les chenilles redoutées par le jeune baron s'étaient montrées discrètes.

La gaieté la plus franche, au moins en apparence, arrivait à son apogée.

Les yeux brillaient, les éclats de rire se croisaient, et les voix atteignaient un diapason très haut.

Fabrice Leclerc seul conservait tout son sang-froid au milieu de la naissante ivresse générale.

Il se contraignait pour sembler joyeux, et jetait parfois des regards presque sombre sur la table qui, toutes proportions gardées, offrait l'aspect d'un champ de bataille, avec ses bouteilles renversées, son dessert mis au pillage, ses tasses de café tachant la nappe, et ses nombreux flacons de liqueurs de toutes les nuances, offrant les vives couleurs du prisme sous les rayons de soleil tamisés par le feuillage.

Adèle de Civrac, (née Greluche), réclama la promenade sur la Seine.

—Au canot ! cria Landilly d'une voix glapissante, en allumant son troisième cigare, je me charge de conduire l'esquif. Ça sera d'un galbe étonnant !

—Chargez-vous de vous conduire vous-même, cher ami, ce qui ne sera point facile car vous avez un rude *plumet* ! répliqua Mathilde, et surtout point de bêtises quand nous serons en barque, sinon je refuse absolument de quitter la terre ferme... Je ne sais pas nager.

—Soyez paisible, répondit Fabrice, l'ami Pascal ne m'inspire, comme à vous, qu'une confiance médiocre... nous prendrons un batelier.

—Bravo, et en route !...

Ces dames ajustèrent un peu au hasard leurs chapeaux microscopiques sur leurs chignons du bon faiseur, et s'armèrent de leurs ombrelles enrubannées.

Madame Loriol apparut souriante.

—Ces dames et ces messieurs sont-ils satisfaits ? demanda-t-elle.

—Enchantés ! Hurrah pour madame Loriol et pour son cordon bleu !...

—A quelle heure dîneront ces dames et ces messieurs ?

—A sept heures !... Surtout qu'on ne ménage pas le poivre dans la bisque, et que les écrevisses bordelaises emportent la bouche et allument un incendie.

—Qu'éteindront les huit bouteilles de champagne que j'aurai l'honneur de vous offrir.. répondit madame Loriol. A sept heures précises tout sera prêt !

Une salve de cris joyeux accueillit ces paroles de l'hôtesse, puis les deux couples gagnèrent le quai, traversèrent le pont, et aperçurent sur la rive gauche une enseigne portant en grosses lettres ces mots :

VEUVE GALLET

BATEAUX ET CANOTS POUR LA PROMENADE

—Voilà le port demandé ! fit Mathilde en désignant du doigt l'enseigne.

Puis, se faisant un porte-voix avec ces deux mains, elle cria du haut de sa tête :

—Oh ! eh ! canotiers, canotières, flambards et tout le tremblement ! Embarque !... Oh ! hisse !... Oh ! de l'avant !... Oh ! eh !...

—Un peu de tenue, Mathilde ! dit Fabrice avec impatience.

Nous ne sommes point à Bougival où toutes les excentricités sont permises ! Ne nous faisons pas remarquer... Les naturels de l'endroit nous prendraient pour des calicots en bonne fortune avec des demoiselles de magasin.

—Ah ! zut ! répliqua Mathilde. Si on la fait à la grande pose, c'est peu drôle ! Elle est mauvais !

Fabrice la regarda sévèrement, et sans doute il avait sur elle un sérieux empire car elle s'empressa d'ajouter :

—Allons, mon lapin bleu, ne fais pas la moue ! Va commander un canot... Je serai sage comme une image d'Épinal...

—A six sous la douzaine ! fit Adèle.

—Épatant !... s'écria le petit baron. Cette Adèle à des mots ! Quel relief, mes enfants ! Quel relief !

Fabrice haussa les épaules et, devant ses compagnons, se dirigea vers la demeure primitive s'il en fut, sorte de baraque composée seulement d'un rez-de-chaussée, construite en vieux bois et en mortier et recouverte d'un toit presque plat, garni, en guise de tuiles ou d'ardoises, de larges feuilles de gros papier goudronné que maintenaient des lattes de sapin clouées sur les jointures.

Une petite vieille, toute ratatinée, tannée par le vent et le soleil comme un vieux gabier de misaine, assise à côté de la porte, tricotaient un bas bleu.

C'était la veuve Gallet en personne.

Elle se leva en voyant Fabrice.

—Madame, lui dit ce dernier, je désirerais louer un canot de promenade.

—Facile, monsieur... Un... deux... trois si vous voulez, j'ai le choix...

Et elle désignait une petite flottille d'embarcations amarrées au bas d'un escalier taillé dans la berge.

—Nous sommes quatre... reprit le jeune homme, en montrant ses compagnons.

—Il y a des dames... Je vous donnerai la *Belle-Lisa*, une fameuse barque où vous serez à votre aise comme chez-vous... C'est défunt mon pauvre mari, monsieur, qui l'a construite...

La brave femme fit le geste d'essuyer une larme absente, et reprit :

—Vous faut-il un batelier ?

—Oui, madame... Je sais manier l'aviron, mais je ne me soucie point de me fatiguer...

—Et vous faites joliment bien ! Je vais vous donner un solide gaillard dont vous serez content...

En même temps la veuve Gallet cria : Oh ! eh ! Bordeplat ! une promenade !...

XII

OU L'ON FAIT LA CONNAISSANCE DE CLAUDE MARTEAU

A peine la veuve Gallet venait-elle de faire entendre cet appel, qu'un homme couché et dormant au fond d'une embarcation se réveilla en sursaut et émergea brusquement, comme un diabolin sortant d'une boîte à surprise.

—Présent, la bourgeoise, dit-il.

Cet homme pouvait avoir une trentaine d'années.

Sa figure bronzée était franche et énergique ; l'intelligence brillait dans ses yeux.

Il portait une chemise bleue, avec des ancras brodées au collet, un pantalon de toile serré sur les hanches, par une ceinture rouge, et un béret de marin.

De petite taille, mais râblé, ses membres annonçaient une force herculéenne, en même temps qu'une agilité de singe.

—Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, la patronne ? reprit-il.

—Quatre personnes à conduire en canot... répliqua la veuve Gallet. Tu prendras la *Belle-Lisa*.

—Entendu...

Et le matelot, s'élançant d'un bond dans l'embarcation désignée, la détacha de son piquet et vint en quelques secondes accoster par l'avant l'escalier taillé dans la berge à coups de béche.

—Embarquez, mesdames...dit-il aux jeunes femmes, et pas de secousses ni de faux mouvements...histoire de garder votre équilibre et de ne point piquer une tête...C'est ça...Placez-vous à l'arrière, c'est le poste d'honneur... Ces messieurs au milieu, et moi en avant pour tirer sur le sapin...

L'embarquement étant terminé, le matelot poussa le canot au large et demanda :

—Sans vous commander, où faut-il conduire ces dames et ces messieurs ?...

—Faisons le tour du quartier Saint-Étienne...dit Fabrice.

—Remonter dans la ville ? murmura Bordeplat. Drôle d'idée !...

—Dans la ville !... répéta Mathilde, Pour voir des maisons tout le temps !... Merci !... ça serait gai ! Allons du côté de la campagne...

—Oui... par là...appuya mademoiselle Adèle Greluche en désignant l'aval du fleuve.

Fabrice fronça les sourcils avec une expression mal déguisée de mauvaise humeur.

—Par là, fit-il, c'est bientôt dit, mais si nous descendons, nous mettrons deux heures pour remonter le courant.

—As pas peur ! répliqua le matelot. Ça me connaît, le courant...J'ai les bras solides...Ne craignez point ma peine !

—Ah ça ! mon cher Fabrice, s'écria Mathilde en riant, est-ce que vous avez par hasard des créanciers de ce côté-là ? Allez, batelier...au fil de l'eau !

Le matelot ne se le fit point répéter.

En trois coups d'aviron il lança la *Belle-Lisa* dans la chenal et la laissa lentement descendre, en ayant soin seulement de maintenir l'avant dans la ligne droite.

Fabrice, dont le visage avait repris son expression habituelle, alluma un cigare et Pascal l'imita.

Le temps était splendide. Le soleil étincelait dans un ciel d'un bleu pâle où couraient de petits nuages floconneux. Des myriades de pâquerettes et de boutons d'or émaillaient les berges gazonnées. Les cimes verdoyantes des grands arbres se miraient dans la Seine. Les hirondelles vagabondes effleuraient l'eau d'un coup d'aile rapide en poussant de petits cris joyeux. Le parfum printanier des fleurs naissantes remplissait l'atmosphère tiède, la nature rajeunie chantait l'hymne éternel du créateur et de la création.

Les deux jeunes gens lançaient à qui mieux mieux les bouffées de fumée bleuâtre de leurs *impériales*.

Adèle et Mathilde, installées confortablement à l'arrière, baignées de lumière et très jolies toutes deux sous les reflets roses de leurs ombrelles, éprouvaient une sorte de bien-être absolu et fredonnaient des lambeaux de refrains empruntés aux chansons à la mode de l'*Alcazar* ou des *Ambassadeurs*.

Mathilde chantonnait.

C'est le beau Camélia
Camélia,
Qu'Amélie a
Laisse tomber chez papa !...

Tandis qu'Adèle roucoulait de son côté, en dodelinant la tête :

Anna
Donna,
La canne à Canada :
Voilà
Voilà
P'tit'canne à Canada !...

Le matelot, dont l'odeur du tabac chatouillait délicieusement les narines, sollicita de ces dames (et en fort bons termes, ma foi), la permission d'en griller une.

—Allez-y, mon brave !... s'écria Mathilde. Nous ne la faisons point à la pose ! Où y a d'la gêne, y a pas de plaisir !... Allez-y carrément ! Je vais rouler une cigarette...

—Tu m'en feras une en même temps, dit Adèle.

Bordeplat témoigna sa reconnaissance par un large sourire et tira de sa poche une de ces courtes pipes de terre qu'on nomme *brûle gueule* dans un langage qui n'est pas celui des cours. Le tuyau était long de quatre centimètres, et le plus beau nègre de la côte de Guinée aurait envié sa teinte d'ébène. Fabrice, silencieux, songeait.

Un pli profond se creusait depuis un instant entre ses sourcils, donnant lieu de croire que la nature de ses pensées n'était pas absolument gaie.

La *Belle-Lisa* continuait à descendre avec lenteur le cours sinueux de la rivière. Un assez grand nombre de maisons de campagne s'élevaient sur les deux rives.

Le commencement de la saison avait été sec. La Seine roulait sur le sable des eaux basses et limpides comme elles le sont d'habitude au mois de juillet ou d'août.

Les deux femmes ne chantaient plus.

Tout en fumant les cigarettes préparées par les jolis doigts de Mathilde, elles admiraient les villas entrevues au passage et se demandaient si quelques pigeons généreux leur offriraient un jour d'aussi enviables colombiers.

Mais, à mesure qu'on s'éloignait de Melun, les habitations devenaient moins nombreuses, et celles qu'on voyait encore se cachaient à demi derrière les ombrages des parcs.

Le petit baron fut pris soudain d'un accès de lyrisme.

—Parole d'honneur, mes enfants, s'écria-t-il, c'est renversant de pittoresque !... Regardez-moi ces eaux, ces gazons !... Contemplez ces villas cachées dans la verdure ! Quel galbe ! quel relief !... Il me semble que je suis dans un théâtre et que je lorgne un décor très chic !... C'est que je comprends un peu la nature moi !

—Alors, baron, demanda Mathilde, ces bords fleuris de la Seine ont le don de vous plaire ?...

—Je les trouve ruisselants d'inouïisme... débordants de poésie arcadienne...

—Eh bien, cherchez une jolie maison à vendre ici... Ça ne doit pas manquer... Achetez-la... Payez-la comptant, et offrez-en les clefs à Adèle, avec l'acte d'acquisition à son nom... C'est ça qui aurait du relief... hein, baron ?...

—Ah ! oui, par exemple !... appuya Mademoiselle de Civrac, née Greluche... Achetez-moi une maison de ces côtés, mon petit Pascal...

—Étonnante, cette Adèle !... s'écria Landilly. Eh bien, parole, je ne dis pas non !... Nous verrons ça.

—Quand le verrons-nous ?

—Quand j'aurai hérité...

—De qui ?

—De mon oncle, donc !...

—Quel âge a-t-il, votre oncle !...

—Cinquante ans.

—Alors, lui vous enterrera, mon bon, et deux fois plutôt qu'une... Vous avez beau faire le malin... vous n'êtes pas solide... Vous manquez de biceps... vous manquez de mollets... vous manquez de bien des choses...

Le petit baron se mit à rire, mais son rire ressemblait à une grimace.

—Moi, dit Mathilde, je suis une femme sérieuse... je vend mes tableaux à gros prix... Je réalise des économies assez rondelettes et, le jour où je casserai ma tirelire, je me payerai une villa dans le genre de celle-ci...

Et la jeune femme désignait du bout de son ombrelle une maison, la dernière sur la rive gauche, en aval de la rivière.

Adèle et les deux hommes tournèrent les yeux vers le point que Mathilde indiquait.

À peine Fabrice eut-il regardé la villa qu'un tressaillement nerveux secoua son corps ; une pâleur mortelle s'étendit sur son visage que la décomposition de ses traits rendit un instant méconnaissable.

Personne ne remarqua cet étrange et brusque changement, qui fut d'ailleurs de courte durée.

Au bout d'une ou deux secondes Fabrice redevint maître de lui-même. Sa figure se rasséréna et son regard reprit son calme habituel.

Il resta néanmoins plus pâle que de coutume et, tout en évitant de regarder la rive gauche, il murmura avec une insouciance affectée :

—Très joli ! très joli !...

—C'est un véritable petit château, dit Adèle.

--Et d'un style étonnant ! appuya Pascal ; On le croirait bâti du temps des troubadours.

--Je parierais pourtant qu'il est de construction moderne... reprit Mathilde ; puis s'adressant au matelot, elle ajouta : Savez-vous, mon brave, à qui appartient cette maison ? ...

--Oui, ma petite dame . . .

--Et pouvez-vous nous le dire ?

--Pourquoi pas ? Cette maison appartient, ou plutôt appartenait à M. Frédéric Baltus, assassiné il y a six mois, et dont on guillotinerait le meurtrier demain matin, sur la grande place de Melun . . .

Pascal et les deux femmes poussèrent une exclamation de surprise.

Pas un muscle du visage de Fabrice ne bougea.

XIII

LA VILLA BALTUS.

La villa sur laquelle Mathilde avait attiré l'attention était un logis moderne, d'une exquise coquetterie, bâti en briques et en pierres vermiculées, dans le style de la Renaissance, avec des tourelles à clochetons dont la croix latine coupait les fenêtres.

Les rayons du soleil, frappant obliquement le petit castel, mettaient des flammes multicolores sur ses vitraux peints, de la bonne époque.

Un parc de cinq ou six hectares, planté d'arbres séculaires, s'étendait derrière ce ravissant pastiche des demeures féodales.

Un escalier à double rampe, dont un ciseau habile avait sculpté les ornements touffus, conduisait à la porte ogivale.

Une grille de fer, du même style que le manoir en miniature, et provenant sans doute de quelque logis seigneurial irrespectueusement jeté bas par la pioche des démolisseurs, donnait accès sur la route pittoresque qui longeait la Seine.

Au premier étage une large baie à triples vantaux, garnis de vitrages colorés, serties de plomb, s'ouvrait sur une terrasse bordée de balustres ciselés comme un bijou florentin, et soutenue par des cariatides d'un goût très pur.

Les vantaux de la baie dont nous venons de parler étaient ouverts.

Au moment où le canot passait devant l'habitation, une jeune fille parut sur la terrasse.

Cette jeune fille était en grand deuil.

Une lourde chevelure sombre couronnait son visage pâle, aux traits de médaille.

On lui pouvait appliquer ces deux vers d'Alfred de Musset :

" Sous sa tresse d'ébène, on eût dit, à la voir,

" Une jeune guerrière avec un casque noir."

Son vêtement, d'une étoffe sans reflets étroitement ajustée, dessinait une taille exquise et les contours fermes et purs d'un buste de statue.

Elle ne portait pas un bijou, sauf un médaillon de marbre noir sur lequel s'entrelaçaient deux lettres d'argent, une F. et un B. et qu'un simple ruban de velours suspendait à son cou délicat.

L'expression de sa figure énergique et charmante était profondément triste.

Un grand lévrier gris de fer bondit à côté d'elle, aspira l'air avec une sorte d'inquiétude et, voyant le canot glisser sur la rivière, fit entendre un grognement sourd et menaçant, suivi d'un aboiement plaintif.

--Silence, Fox ! commanda la jeune fille d'une voix brève.

Le lévrier obéissant regarda sa maîtresse, vint lui lécher la main et s'étendit à ses pieds, n'aboyant plus, mais continuant à donner des signes de méfiance et de colère.

En entendant la voix de la maîtresse de Fox, Fabrice avait tressailli pour la seconde fois, mais sans tourner la tête.

--Sapristi ! la jolie personne !! dit Mathilde avec une admiration sincère.

--Un peu trop pâle, répliqua la jeune Adèle, mais rudement jolie tout de même ! . . .

--Quel galbe, mes enfants ! appuya le petit baron. Épatante ! épatante ! un relief à tout casser !... Regardez donc, Fabrice... cette châtelaine en vaut la peine

Fabrice ne pouvait, sans une affectation inexplicable, résister à la demande de Pascal.

Il tourna la tête vers le balcon.

Son regard rencontra celui de la jeune fille.

Il se souleva à demi, s'inclina profondément et salua.

La jeune fille rendit le salut avec une sorte de politesse grave et froide.

--Tiens ! dit Mathilde, vous la connaissez ?

--Oui . . . répliqua Fabrice en fronçant le sourcil.

--Où l'avez-vous connue ?

--Dans le monde, à Paris.

--Est-ce une femme mariée ? reprit Mathilde.

--Non c'est une jeune fille.

--Elle se nomme ?

--Que vous importe ?

--Curiosité pure.

--Eh bien ! elle se nomme Paula Baltus.

--La sœur de ce M. Baltus dont on parlait tout à l'heure ?

--Oui, sa sœur.

Ici le matelot, qui pour la troisième fois bourrait sa pipe, intervint sans façon.

--Et aussi bonne qu'elle est jolie, mam'zelle Paula... dit-il. Parlez-en à n'importe qui dans le pays... on vous répondra que c'est la providence des malades et des pauvres... Ah ! il fallait la voir avant le malheur... une vraie fauvette pour la gaieté... Depuis l'assassinat de son frère par un misérable, ce n'est plus ça... Elle pense sans cesse à cette matinée terrible où elle attendait M. Frédéric vivant, et où on lui rapporta son cadavre . . .

--Brrr ! . . . cela fait froid dans le dos !! murmura Mathilde.

Mais comment donc cet assassinat a-t-il eu lieu ? . . .

--C'est une sombre histoire . . . répondit le matelot.

Fabrice intervint vivement.

--Une histoire lugubre dont il est inutile de fatiguer ces dames . . . dit-il.

--Ah ! bourgeois, répliqua Bordeplat, je ne tiens guère à la raconter, je vous en fiche mon billet . . .

--Mais nous tenons à l'entendre, nous ! fit Mathilde. Nous adorons les émotions ! . . . Frissonner et pâlir d'effroi, et pleurer d'attendrissement . . . y a-t-il rien au monde de plus délicieux ! Si l'histoire vous déplaît, mon cher Fabrice, ne l'écoutez pas ! . . .

Le jeune homme eut un rire contraint.

--Et en quoi me déplairait-elle, je vous prie ? s'écria-t-il ; je la connais et je craignais pour vos nerfs, voilà tout. Mais si vous y tenez, faites-vous narrer la chose par ce brave homme . . .

--Mais oui . . . mais oui . . . nous y tenons . . . dit Pascal, les histoires d'assassinats, c'est toujours palpitant . . . Dans les journaux politiques, la seule chose intéressante, parole d'honneur, et qui vaille la peine d'être lue, c'est le compte rendu de la cour d'assises . . . Il y a des gredins qui sont tout un roman.

--La paix, baron ! commanda Mathilde, puis s'adressant au matelot, elle ajouta : Vous disiez donc que mademoiselle Baltus ? . . .

--N'est plus du tout la même depuis que son frère est tombé sous les coups du misérable qu'on guillotine demain matin. Et je vous prie de croire, madame, que je serai là, au premier rang . . . Non que j'aime les spectacles sanglants et qu'il me plaise de voir tomber un tête, mais parce qu'il est possible que l'assassin parle, et, s'il parle, je veux entendre ce qu'il dira.

--Vous croyez qu'il parlera ? . . . demanda Fabrice d'une voix changée.

--Je n'en sais rien, mais je l'espère.

Fabrice allait insister sans doute, Mathilde ne lui en laissa pas le temps.

--Pauvre jeune fille ! murmura-t-elle en regardant de loin

Paula Baltus qui n'avait point quitté la terrasse. Elle ne se consolera jamais !

— Oh ! jamais, j'en jurerais !

— Elle aimait tendrement son frère ?

Le matelot laissa flotter ses avirons, tira de sa pipe deux ou trois bouffées énergiques, et répondit :

— Si elle l'aimait !... ah ! il fallait la voir, le matin après le crime, quand le jardinier eut trouvé le cadavre devant la grille et qu'il eut averti la chère demoiselle !... Quelles larmes !... quels cris !... quel désespoir !... Rien que de m'en souvenir, ça me chavire la boussole !... Et elle se traînait à deux genoux dans la neige près du corps de son frère, l'appelant, lui parlant, comme s'il avait pu l'entendre et lui répondre... Elle se tordait les bras... elle se frappait la poitrine... elle s'arrachait les cheveux... On crut pendant un bon moment que sa raison avait démanagé et qu'elle resterait folle de chagrin...

— M. Baltus a donc été frappé tout près de sa maison ?... demanda la jeune Adèle de Civrac, née Greluche.

Le batelier désigna du doigt le petit bois touffu qui se trouvait à une centaine de mètres de la villa.

— Voyez-vous ce bouquet d'arbres en amont ? fit-il.

— Oui...

— Eh bien ! l'assassin s'était caché là, au milieu des broussailles qui gardent leurs feuilles même en hiver... il guettait certainement M. Frédéric au passage... et c'est de là qu'il a tiré sur lui trois coups de revolver...

— Ça donne le frisson, positivement ! murmura Mathilde.

— Fichtre, je le crois bien... j'en ai la chair de coq ?... ajouta le petit baron.

— Et dire que je n'ai rien entendu !... reprit le matelot avec un accent de rage.

— Vous ? demanda Fabrice stupéfait.

— Oui, moi.

— Et comment diable auriez-vous entendu ? Où donc étiez-vous lorsque le crime s'est commis ?

— Tout près d'ici.

— Comment cela ?

— Regardez sur la berge, de l'autre côté de l'eau, en face du bouquet d'arbres, ce pavillon qui dépend d'un grand domaine que l'on voit plus loin.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'habitais ce pavillon l'année dernière et, la nuit où on a tué M. Baltus, j'y couchais... A cette époque la propriété appartenait à un milord anglais qui remuait les pièces de vingt francs comme les débardeurs remuent le gravier, par tombereaux... Ce goddam était grand amateur de canotage... Il m'avait pris comme qui dirait pour être son matelot, et j'avais la surveillance d'un petit yacht, d'un you-you, d'une périssoire et d'un canot, qui formaient sa flotille...

— Je comprends... dit Fabrice. Pour rendre votre surveillance plus facile, on vous avait logé dans le pavillon du bord de l'eau.....

— C'est ça même, et j'ose dire que je faisais bonne garde. J'ai le sommeil si léger qu'une souris m'éveille en trottant.

XIV

QUEL ÉTAIT L'ASSASSIN.

— Oui, j'ai le sommeil léger, poursuivit le matelot. Mais il faut vous dire que la veille au soir, ayant rencontré des camarades à Melun, je m'étais donné une culotte, ce qui m'arrive plus de cinq fois par semaine, parole d'honneur ! En sortant du cabaret, le froid m'acheva. Bref, vers les dix heures, je rentrais dans ma chambre rond comme un boulet de quarante-huit... Aussitôt couché je m'endormis et je me mis à ronfler, que le diable en aurait pris les armes, et d'une façon si étonnante que je m'entendais ronfler moi-même.

— Épatant ! murmura Pascal.

— Et voilà pourquoi et comment je n'ai pas entendu les trois coups de feu tirés sur M. Baltus, poursuivit Bordeplat.

Ainsi, demanda Fabrice, les détonations ne vous ont point réveillés ?

Le matelot secoua la tête négativement et répliqua :

— On aurait bien pu tirer le canon à deux pas de moi, et même me prendre dans mon lit et m'emporter sans que je m'en doute.

— Au point du jour je me réveillai tout à fait rafraîchi, et je sortis de ma niche pour débayer les embarcations de la neige qui les avait recouvertes pendant la nuit et dont le poids pouvait les couler.....

— J'entendis alors des cris à fendre l'âme... Je vis du monde de l'autre côté de la rivière, en face de la maison de M. Baltus, puis les gendarmes arrivèrent, le procureur de la république, le juge d'instruction, la police... Je me dépêchai de passer l'eau, et j'appris l'événement... Ah ! c'était un triste spectacle, allez !... Fallait entendre les gémissements désespérés de mam'zelle Paula... Fallait voir les gendarmes fouillant la neige pour trouver la piste de l'assassin... Dans le premier moment, je fus presque content d'avoir eu le sommeil si lourd... Ça fait que je n'avais rien à dire, et ça me dispensait d'aller au palais de justice et chez le juge d'instruction... Que voulez-vous, c'est plus fort que moi, j'aime pas les questions de la police...

— On ne vous a donc pas interrogé ? demanda vivement Fabrice.

— Non...

— On ne s'est point informé si de votre pavillon on avait entendu les coups de feu ?

— Le pavillon est de l'autre côté de la rivière et, comme vous voyez, la Seine est large... Je n'étais vraiment pas sur le lieu du crime... Le juge aura trouvé inutile de s'occuper de moi, en supposant qu'il y ait pensé...

— Votre déposition, d'ailleurs, aurait été nulle... reprit Fabrice.

Le matelot garda le silence.

— Tout est fini maintenant, dit Mathilde, et demain matin le coupable payera sa dette...

Bordeplat poussa un soupir...

— Oui, répéta-t-il, il payera sa dette, mais en emportant avec lui son secret peut-être, et sans avoir nommé son complice... et ça sera un grand malheur !

Fabrice se dressa brusquement.

— Son complice ! s'écria-t-il. Vous avez dit son complice ?...

— Mais oui, parfaitement.

— Vous croyez donc que le meurtrier en avait un ?

— J'en suis sûr.

— Je ne vous comprends pas... J'ai suivi les débats de cette étrange affaire qui m'intéressait par son côté mystérieux... Pas une minute les juges n'ont admis l'existence d'une complicité.

— Je sais bien qu'ils ne l'ont pas admise, mais je l'admets, moi.

— A quel propos ?

— Croyez-vous vraiment, monsieur, qu'un homme à moitié paralysé, estropié du bras droit, pouvant à peine se servir de ses membres, ait commis seul un assassinat ?

— Oui, je le crois... Pour tenir un revolver aussi léger que celui qui a été trouvé sous la neige, la force est inutile.

— Excusez-moi, monsieur... Il ne faut pas beaucoup de vigueur, c'est vrai, mais il en faut un peu, et le condamné n'en avait guère ni beaucoup... Ce n'est pas lui qui tenait l'arme, ce n'est pas lui qui a fait feu... Sa main aurait tremblé, les trois balles se seraient égarées en route...

Fabrice haussa les épaules.

— Vous croyez ça ! dit-il ironiquement.

— Je le crois, oui, monsieur... Je ne suis point d'un acabit à faire un procureur ou un juge, mais j'ai mon petit brin de jugeotte tout comme un autre... Aussi j'affirme et je soutiens que, pour assassiner M. Baltus, ils étaient deux...

— Vous y tenez ?

— J'y tiens, parce que c'est vrai... Oui, ils étaient deux... un bourgeois et un pauvre diable... et demain matin c'est le pauvre diable qui payera pour le bourgeois... Le pauvre dia-

ble a servi d'instrument et peut-être que, demain matin, le bourgeois, les mains dans ses poches, ira le voir guillotiner afin d'être bien sûr qu'il ne parlera pas.

— C'est effroyable ! .. dirent les deux femmes.

— Sapristi ! sapristi ! glapit le petit baron.

Fabrice, plus pâle que de coutume, mâchait sans en avoir conscience le bout de son cigare éteint.

Le matelot reprit, en secouant la tête d'un air capable :

— Oui, m'est avis que les juges ont fait fausse route .. D'a bord, pour moi, le mobile du crime n'a pas été le vol ..

— Quoi donc, alors ?

— La vengeance... ou quelque chose de ce genre...

La pâleur de Fabrice augmenta.

— On a volé, pourtant .. dit-il.

— Sans doute, mais afin de lancer la police sur une fausse piste...

Après un instant de silence, Fabrice reprit d'un ton léger et presque moqueur :

— Tout cela, c'est fort bien .. Vous avez vos idées... des idées neuves et originales .. Mais pour savoir si elles ont le sens commun il faudrait connaître la base sur laquelle elles reposent. Qui vous fait supposer ce que vous venez de nous dire ? ..

— Beaucoup de choses ..

— Ce n'est pas répondre... *Beaucoup* de choses vagues ne signifient rien .. Mieux vaudrait en avoir une seule, et qui fut sérieuse... Si vos conjectures ne s'appuient ni sur un fait, ni sur un indice, elle n'ont pas la moindre valeur ..

Le matelot se mit à rire.

— Un fait, répéta-t-il, un indice paraîtrait que c'est nécessaire ?

— Indispensable

— Vous êtes comme saint Thomas, vous, bourgeois... Faut vous faire toucher du doigt la chose...

— Certes !

— Eh, bien ! il y a un fait .. il y a un indice ..

— En vérité ? murmura Fabrice devenu livide.

— Parole d'honneur ! Voici d'abord le fait. Je parierais mon brule-gueule, sauf vot'respect, contre une boîte de fins cigares comme ces messieurs en fument, que l'une des embarcations dont la surveillance m'était confiée a servi à l'assassin ou aux assassins pour passer la Seine et pour aller guetter M. Baltus sur l'autre rive...

Un frisson nerveux effleura l'épiderme de Fabrice.

Quelques gouttes de sueur mouillèrent ses tempes.

— Encore une supposition ? dit-il.

— Oh ! que non pas... une certitude.

— Une certitude ! allons donc !

— Oui, monsieur, c'est comme ça .. j'en eus la preuve le matin quand je voulus démarrer mon canot...

— Quelle preuve ?

— En revenant, la veille au soir, j'avais oublié d'enchaîner et de cadenasser comme de coutume l'embarcation dont je venais de me servir. Je m'étais contenté d'un grelin, autrement dit d'une corde. En détachant cette corde, je ne reconnus pas ma manière de faire un nœud.

Fabrice se mit à rire.

— Parbleu ! s'écria-t-il, ce n'est pas étonnant ! vous étiez gris la veille au soir.

— Oui, monsieur, comme une grive qui a vendangé... Mais fussé-je gris comme cinq cents grives, j'ai trop l'habitude de faire un nœud marin d'amarrage pour me tromper jamais... Je le ferais même en dormant... Or, je trouvais un nœud de bourgeois... Est-ce une preuve, ça, monsieur ?...

— Ce n'en serait pas une en justice...

— Peut être, mais en ajoutant que, sous la couche de neige tombée en dernier, il y en avait une autre foulée et durcie, gardant très nettement les empreintes de semelles et de talons de bottes comme le pauvre diable à qui l'on va couper la tête n'en avait jamais chaussé... Des bottes de gens riches et de mirliflors, dans le genre de celles que vous avez là et qui re-

luisent au soleil... Ça serait-il une vraie preuve, ça, s'il vous plaît ?

— Ah ! je crois bien ! s'écria le petit baron, une preuve de première grandeur ! C'est étonnant comme ce batelier me réjouit et comme je prends du plaisir à ses récits truffés d'intérêt !

— Je suis de l'avis de Landilly... dit Adèle.

— Et moi aussi... appuya Mathilde.

— Je suis, moi, d'un avis tout opposé... répliqua Fabrice.

— Ah bah ! Vous n'admettez pas les talons de bottes ?

— Je les admetts tant qu'on voudra...

— Eh bien, alors ? ..

— Mais rien ne me prouve que l'assassin plutôt que tout autre, se soit servi de l'embarcation... et je défie de me le prouver !

XV

LE TÉMOIN DU CRIME.

Bordeplat ne répondit pas tout de suite.

— Eh bien, mon brave, vous êtes battu ! dit Fabrice avec une expression de triomphe. Vous ne démontrez point que votre meurtrier ou son prétendu complice se soit servi de votre bateau.

— Si ce n'est pas lui, monsieur, s'il vous plaît, qui ça serait-il ? .. répliqua le matelot.

— Quo sais-je ? un marnier... un pêcheur... un vagabond. Il y a pas mal de gens attardés qui, ayant besoin de traverser l'eau et voulant s'éviter la peine d'aller jusqu'au pont de Melun, ont pu faire usage du canot et le ramener ensuite à sa place, sans l'amarrer avec ce fameux nœud marin dont vous avez le secret.....

Le matelot secona la tête.

— Non, monsieur, ça ne se peut pas... fit-il.

— Pourquoi ?

— Vous oubliez le talon de botte et la semelle... Je vous ai parlé d'un pied mignon, mince, effilé, tout à fait joli, pas plus grand que les vôtres... Or, les mariners, les pêcheurs, les vagabonds, ont des *abatis* dans les modèles des miens, larges et plats, à dormir debout, avec des chaussures à semelles épaisses comme le bordage d'un trois mâts, et des clous à têtes carrées de quoi ferrer une porte de prison ou charger un bateau... Est-ce une preuve ?

— Cent fois non... c'est un fait pur et simple dont on ne peut tirer aucune conclusion positive, et si l'indice dont vous parlez n'est pas plus probant que le fait, je ne vous féliciterai d'une découverte si maigre.

— Vous croyez ? ..

— Positivement... D'ailleurs nous verrons bien... Qu'est-ce que c'est que votre fameux indice ? ..

— Toi, mon bonhomme, pensa le matelot, tu veux blaguer Bibi !... Eh bien ! tu ne sauras rien de plus !... Je ne te connais pas, d'ailleurs, et je t'en ai déjà trop conté.

— Eh bien, reprit Fabrice, j'attends... Oui ou non, y a-t-il autre chose que votre anecdote du talon de bottes ?

— Il y a autre chose, oui, monsieur.....

— Quoi ?

— Ah ! ça, voyez-vous, ça ne se dit pas, ça se chante...

Et Bordeplat se mit à fredonner un refrain bien connu des matelots de l'Etat et des marins d'eau douce :

Pour aller à Lorient
Pêcher la sardine...
Pour aller à Lorient
Pêcher le hareng...

Fabrice désappointé fronça le sourcil.

Un motif que nous ignorons encore lui donnait l'ardent désir de connaître tout entière la découverte du batelier, et il comprenait que désormais ce dernier ne parlerait plus ; il dissimula son mécompte et s'écria :

— Allons, maître blagueur, vous vous étiez embarqué dans un conte dont vous ne pouvez pas sortir !... Vous voilà pris dans vos propres filets...

—Peut-être bien... dit Bordeplat avec un singulier sourire.
—D'ailleurs, poursuit Fabrice, s'il y avait une ombre de vérité dans votre récit, comment expliqueriez-vous que vous n'avez fait aucune déclaration à la justice?...

—Épatant de logique, ce Fabrice! glapit le petit baron.
Le mot de justice sonnait désagréablement aux oreilles du matelot, qui se repentait de plus en plus d'avoir si longuement causé.

—Et qu'est-ce que j'aurais donc déclaré au juge, s'il vous plaît, monsieur? demanda-t-il.

—Ce que vous prétendez avoir vu...

—Ah! mais non, par exemple!... Est-ce que je suis de la police, moi?... Ce n'était pas mon affaire de raconter sans rime ni raison mes petites observations... Si on m'avait interrogé, peut-être que j'aurais répondu; mais aller trouver ces messieurs pour m'entendre traiter de *pochard*, de *propre-à-rien*... pas si bête! Sans compter que ça m'aurait fait du tort dans le pays et que je risquais de perdre ma place... D'ailleurs je me suis peut-être trompé, vous me disiez vous-même tout à l'heure. Je vous ai dévidé mon chapelot, parce que ça avait l'air d'intéresser ces dames, et puis, vrai de vrai, je me figurais que j'avais découvert quelque chose rapport au complice, mais vous m'avez collé sous bande... Je me suis cru plus malin que les autres... Je vois présentement que je ne suis qu'un âne, et j'en fais mon *modè culpi*!

—A merveille! reprit Fabrice. Mais si l'on découvre que vous avez gardé le silence, croyant avoir quelque chose à dire vous encourez un bien sévère, et peut-être même...

—Quoi donc?

—Une amende ou de la prison.

—Tantata! Je vous répète que j'étais rond comme une boule! Un homme qui est dans les vignes n'est point responsable. Je ne crains rien...

Fabrice, désormais certain que l'intimidation n'arracherait pas une parole à Bordeplat, changea d'entretien.

—Vous êtes resté longtemps au service de cet Anglais? demanda-t-il.

—Un an environ... J'ai quitté il y a trois mois, quand il a vendu sa propriété, et je suis entré chez la veuve Gallet, pour conduire les bourgeois à la promenade...

—Vous êtes de ce pays?

—Né natif de Melun, oui, monsieur, et avantageusement connu pour ne jamais laisser traîner un canon sur une table.

—Ah! ah! mon brave, vous aimez la bouteille?

—C'est mon plaisir et ma désolation en même temps... Je me suis fait de la morale... j'ai voulu me rationner... Ça n'a servi à rien... Ah! les mauvaises habitudes voyez-vous, monsieur, c'est comme les cors aux pieds, ça ne se déracine jamais tout à fait... Quant on les croit guéris, ils repoussent!

—Aimer le vin n'est point un crime...

—Non, monsieur, mais c'est quelquefois bigrement gênant, surtout depuis la nouvelle loi qu'est affichée par ordre chez tous les *mastroquets*.

—Renversant! cria Landilly, et les deux femmes se mirent à rire aux éclats.

—Avez-vous toujours habité Melun? reprit Fabrice.

—Non, monsieur... j'ai même voyagé pas mal... J'ai fait mon temps dans la marine...

—Ah! vous avez servi?...

—A bord du *Neptune*... classe de 1859.

—Simple matelot tout le temps?

—Pas la moindre sardine sur la manche de ma veste... En 1866, je suis revenu au pays... Le père et la mère venaient d'avaler leur gaffe.

—Hein? demanda Mathilde.

—Je veux dire que les bons vieux avaient passé l'arme à gauche...

—Avaler sa gaffe!... quel style! Passer l'arme à gauche!... quelle couleur!! murmura le petit baron.

Le matelot poursuivit:

—En arrivant chez nous, je trouvai un petit magot bien

rondelot que les pauvres chers braves gens du bon Dieu m'avaient laissé chez le notaire. J'aurais pu me tenir tranquille et vivre presque en rentier, sans me priver de tabac ni de fil-en-quatre, mais, voyez-vous, un marin, ça ne sait faire des économies que quand c'est à bord... En pleine mer on ne trouve pas un *mannezingue* à chaque coin de la rue, ni des *demoiselles* sur le bitume pour vous faire l'œil américain et et vous tirer les jaunets de la poche...

—Le matelot à terre n'a point le pied solide, ce qui fait qu'en deux ans mon magot a sombré, englouti dans un océan de bouteilles cachetées et de falbalas... Et voilà!...

Pascal de Landilly, qu'enthousiasmait positivement le langage imagé de Bordeplat, applaudissait de toutes ses forces.

Adèle et Mathilde rivalisaient de gaieté bruyante.

Fabrice seul était redevenu rêveur et silencieux.

La promenade avait duré plus de deux heures.

Le soleil s'inclinait à l'horizon, et la fraîcheur du soir descendait sur la Seine, accompagné d'un léger brouillard.

—Il est temps de virer de bord... commanda Fabrice.

Trois coups d'aviron suffirent au matelot pour faire pivoter son bateau et placer l'avant de la *Belle-Lisa* dans la direction de Melun, puis il se rapprocha de la rive afin d'éviter autant que possible la grande force du courant, et souqua ferme.

Au moment où le canot passait de nouveau en face de la villa Baltus, tous les regards, excepté ceux de Fabrice, se dirigèrent vers la terrasse où la forme élégante de la jeune fille vêtue de deuil était apparue.

Les baies aux vitrages, sortis de plomb étaient closes et la terrasse déserte.

Le crépuscule commençait à entourer d'ombre la coquette demeure et lui donnait une apparence de tristesse.

Bordeplat faisait force de rames.

Grâce à la vigueur de ses bras et à son expérience de matelot émérite, il eut bientôt dépassé le pont de Melun et atteint l'embarcadère.

—Baron, dit Fabrice à Pascal en sautant sur la première marche de l'escalier, donnez un ample pourboire à ce brave garçon. Je vais régler le prix de la promenade.

Et d'un pas rapide il gagna la maisonnette de la veuve Gallet.

—Combien vous dois-je, madame? lui demanda-t-il.

—Dix francs, tout au juste, mon bon monsieur...

—Les voilà...

—Grand merci... Avez-vous été contents du matelot?

—Enchantés... Comment se nomme ce brave garçon? Je vous ai entendu l'appeler Bordeplat; mais ce doit être un surnom.

—Oui, monsieur, c'est un surnom... Il s'appelle en réalité Claude Marteau, un ancien marin... la crème des hommes, mais ivrogne en diable... Il boit tout ce qu'il gagne... sans ça il serait à son aise...

Fabrice tira de sa poche un petit agenda et écrivit sur une des feuilles:

—*Claude Marteau, né à Melun. Ancien marin à bord du Neptune, classe de 1859.*

Puis, après avoir pris cette note, il rejoignit Pascal et les deux femmes.

XVI

UN TESTAMENT.

—Qu'écrivez-vous donc, cher ami? demanda Mathilde en prenant le bras de Fabrice.

—Ma note de dépenses, afin de compter avec le baron, répondit le jeune homme. Allons, en route!

Claude Martineau, que nous nommerons désormais ainsi, ôta son béret de marin.

—A une autre fois, mesdames et messieurs, dit-il

—C'est ça, mon brave, à une autre fois, répliqua Fabrice, en ajoutant tout bas: Oui, certes, nous nous reverrons, et je saurai bien alors t'arracher ton secret.

Puis les deux couples prirent d'un bon pas le chemin de l'hôtel.

—C'est singulier! murmura le matelot en suivant Fabrica des yeux, il a un drôle de regard, ce paroissien là!... un regard qui ne me va guère!... Sur la fin il commençait à me chavirer la boussole avec ses questions. De quoi se mêle-t-il? Ah! ah! c'est un curieux, voilà tout. Des bons enfants, les autres! ils ont donné un pourboire de première catégorie... Je peux m'offrir un dé de vitriol...

La veuve Gallet était revenue s'asseoir au seuil de sa demeure et tricotait plus que jamais son bas de laine bleue.

—Hé! patronne, lui cria Claude Marteau, j'vas au coin, si vous avez besoin de moi, faites moi signe...

Il alluma sa pipe, entra chez le marchand de vin dont l'établissement modeste occupait l'angle de la rue voisine, et se fit servir un verre d'effroyable eau-de-vie de betterave teinte en jaune par le caramel.

Ce verre pouvait contenir la cinquième partie d'un litre.

Voilà ce que Claude Marteau appelait un dé de vitriol.

Retourna à l'hôtel du *Grand Croix*, dans la chambre de madame Delarivière, au moment où le jeune médecin venait de se retirer.

—Eh bien! demanda le banquier, comment trouves-tu notre docteur?

—Il m'est très sympathique... répondit Jeanne. J'aime sa simplicité... Ce doit être un homme d'un vrai mérite et d'un grand avenir... Tu le juges ainsi, n'est-ce pas?

—Oui, et je ne serais point étonné qu'il conquise sa place un jour parmi les illustrations de la science. Très jeune encore, il a tout le sérieux d'un homme mûr... Si nous ne devions pas retourner à New-York, j'aurais souhaité qu'il devint mon ami, malgré la grande différence d'âge.

En ce moment Rose entra, portant sur un plateau une petite écuelle d'argent d'où s'exhalait un délicieux parfum.

—Monsieur, dit-elle au banquier, c'est le bouillon que le docteur a ordonné pour madame... il est léger et pas trop chaud, le bouillon... il faut le boire tout de suite.

—Merci, mon enfant... Approchez-vous du lit, je vous prie... dit la jeune femme.

Rose obéit.

—Ah! comme madame va bien à présent! ? s'écria-t-elle, en regardant la convalescente avec une joyeuse surprise.

Jeanne sourit à la jolie servante et répondit :

Oui, mon enfant, je vais beaucoup mieux...

—Ça se voit, reprit Rose, et je n'en reviens pas! Quand on a descendu madame de voiture et qu'on l'a portée dans cette chambre, elle avait la figure d'une morte plutôt que la mine d'une vivante. C'est une résurrection...

—Que je dois au docteur...

Jeanne, après avoir prononcé ces mots, prit la petite écuelle d'argent et but lentement son contenu avec un plaisir manifeste.

—Il était excellent, dit-elle, et je sens qu'il me rend des forces.

Quel bonheur! murmura la jeune fille, puis elle sortit en jetant un dernier coup d'œil sur le visage de madame Delarivière et en murmurant : Ah! pour sûr, le docteur a fait un vrai miracle!

Ainsi que l'avait annoncé Georges Vernier, Jeanne sentait de nouveau ses paupières s'alourdir.

—Mon ami, dit-elle au banquier, le docteur t'a ordonné le repos, ne l'oublie pas, et j'ai promis que tu serais docile.

—Mais je n'éprouve aucune fatigue, répliqua M. Delarivière.

—Peu importe! Tu dois faire honneur à ma parole... Le sommeil vient, je vais dormir, et j'exige impérieusement que tu suives mon exemple...

—Mon cher tyran, je t'obéirai comme je t'obéis toujours.

Et le banquier, après avoir appuyé tendrement ses lèvres sur le front de sa compagne, regagna sa chambre.

Cette chambre, nous l'avons dit, était contiguë à celle où reposait Jeanne, et le banquier s'y retira, non pour y chercher le sommeil ainsi que l'espérait la jeune femme, mais pour s'efforcer.

Les émotions terribles de la nuit précédente et de la matinée avaient cruellement ébranlé cet excellent homme, malgré la vigueur de son corps et la forte tempête de son âme.

Quoiqu'il fût rassuré d'une façon presque complète, les angoisses subies laissaient dans son esprit une trace qui ne pouvait s'effacer brusquement, un souvenir qui ne pouvait disparaître tout à coup.

Les cuisantes blessures étaient cicatrisées, mais les cicatrices restaient douloureuses.

M. Delarivière se laissa tomber sur un siège, cachant sa tête entre ses mains et s'abîma dans une rêverie profonde.

Jeanne a failli mourir en pleine jeunesse... se disait-il. Ai-je le droit de compter sur un long avenir, moi qui près d'elle suis un vieillard? Si la mort me frappait à l'improviste, sans me laisser le temps d'accomplir le grand devoir qui s'impose à moi, la destinée des deux seuls êtres que j'aime en ce monde serait effroyable... et par ma faute!... Cette pensée me glace d'horreur... Ah!... j'ai trop attendu déjà... je n'attendrai pas une heure, pas une minute de plus... Quoi qu'il arrive, j'assurerais du moins l'avenir de la mère et de la fille...

Le banquier se leva, se dirigea vers la cheminée, agita le cordon d'une sonnette et ouvrit la porte qui donnait sur le carré.

Rose parut presque aussitôt.

—Monsieur a sommeil? demanda-t-elle.

—Oui, mon enfant... Veuillez me faire prendre au bureau de l'enregistrement et des domaines trois ou quatre feuilles de papier timbré à soixante centimes, et montez-moi, en même temps que ces feuilles, ce qu'il faut pour écrire, et quelques grandes enveloppes...

—Tout de suite, monsieur.

M. Delarivière ouvrit, avec une petite clef suspendue à sa chaîne de montre, la sacoche qu'il portait en bandoulière et dont il ne s'était point séparé, même pour se mettre à table avec le docteur.

Il y prit un portefeuille bourré de papiers et fit parmi ces papiers des recherches qui durèrent un quart d'heure ou vingt minutes.

Rose reparut.

—Voilà ce que monsieur a demandé... dit-elle en déposant sur une table des feuilles de papier timbré, des enveloppes, un encrier et des plumes. Monsieur n'a pas besoin d'autre chose?

—Non, mon enfant, merci.

Le banquier, resté seul, choisit une plume, la trempa dans l'encre, et en tête de l'une des feuilles traça d'une longue et ferme écriture ces quatre mots :

“CECI EST MON TESTAMENT”

Il réfléchit ensuite pendant ce ou deux secondes, puis d'une main sûre et rapide, en homme sachant bien ce qu'il veut et n'hésitant point sur la forme à donner à sa volonté pour la rendre inattaquable, il écrivit ses dispositions suprêmes, qui couvrirent le recto et une partie du verso d'une feuille de papier timbré.

Après avoir relu attentivement cet acte sur lequel ne se trouvaient ni renvoi, ni rature, il en fit une copie sur une seconde feuille à l'effigie du fisc.

Il écrivit ensuite de sa main.

La première portait l'adresse de son fondé de pouvoirs à New-York, et traitait des affaires relatives à la liquidation projetée de sa maison de banque.

Le destinataire de la seconde était un de ses anciens camarades de collège, resté son ami et devenu notaire à Paris.

Il glissa l'un des exemplaires de son testament sous la même enveloppe que cette lettre, et traça la suscription suivante :

MONSIEUR PERCIER,

“notaire,

“Rue Louis-le-Grand, n° 9

à Paris.”

Il mit les deux lettres l'une sur l'autre, celle destinée au notaire se trouvant en dessous, et il les laissa à côté de l'encrier.

Enfin il plia en quatre le double du testament, le serra dans son portefeuille et, l'esprit allégé d'un poids énorme, il se dirigea vers la chambre voisine dont il était sorti depuis près de deux heures.

Jeanne dormait, mais d'un sommeil fiévreux, peuplé de songes effrayants.

Son visage, marbré de rougeurs inégales, exprimait l'épouvante.

Ses mains s'agitaient dans le vide, comme pour repousser une vision hostile, et de grosses larmes tombaient une à une de ses paupières closes, au moment où M. Delarivière franchissait le seuil.

Très étonné et très inquiet de ces symptômes inattendus, le banquier s'élança vers le lit, saisit les mains de la jeune femme et les pressa dans les siennes, en s'écriant :

—Jeanne...chère Jeanne...réveille-toi...

Madame Delarivière ouvrit aussitôt les yeux. Sa douce et charmante figure reprit son expression habituelle, et elle murmura d'une voix très basse :

—Dieu soit loué ! ce n'était qu'un rêve !

Georges Vernier, le jeune docteur qui doit jouer un des rôles principaux de notre drame, avait eu des obstacles nombreux à surmonter au début de sa carrière médicale.

Ce médecin de vingt-six ans à peine, qui s'installait modestement à Melun avec une vieille servante pour tout domestique, ne pouvait au premier abord inspirer dans la ville une grande confiance, d'autant plus que les deux ou trois docteurs en possession de la clientèle s'étaient ligüés contre le nouveau venu et lui disputaient les malades avec acharnement.

Dédaigné par les riches, Georges Vernier ne se découragea point ; il devint le médecin des pauvres, et non seulement il ne leur fit pas payer ses visites, mais bien souvent, sinon toujours, il paya lui-même les médicaments qu'il leur ordonnait.

Les pauvres ne sont point ingrats ; ils pronèrent le désintéressement et la science de leur guérisseur attiré qui, grâce à certaines cures remarquables, sortit peu à peu de l'obscurité et devint populaire.

La coalition des médecins se reconnaissant impuissante, dut alors mettre bas les armes. Georges eut la vogue... Tout le monde le fit appeler au premier malade, aucune consultation importante ne pouvait avoir lieu sans lui.

Ce succès ne le grisa point.

Il restait calme et froid, parfois souriant, toujours réfléchi.

Plein de naturel et de tact, il avait avec ses malades des délicatesses qui lui assuraient leur affection reconnaissante.

Il savait déjà beaucoup mais il se disait qu'il fallait savoir plus encore, que le champ de la science est immense, et il travaillait sans relâche.

Très désintéressé, mais ayant au cœur un ardent amour et n'ignorant pas qu'à notre époque SA MAJESTÉ L'ARGENT règne et gouverne, il voulait être riche pour avoir chance d'obtenir celle qu'il aimait ; or il ne pouvait arriver à la fortune que par le travail.

Nous avons signalé l'impression produite sur lui par les événements accomplis depuis quelques heures et nous l'avons laissé en proie à une vive agitation et à un grand trouble d'esprit.

Après avoir fait trois ou quatre visites il rentra chez lui, fatigué, soucieux, inquiet.

Madeleine, sa vieille gouvernante, lui remit une dépêche apportée par l'employé du télégraphe en son absence.

Il déchira l'enveloppe de papier bleuâtre et lut rapidement :

*Melun, de Saint-Mandé, 10 mai 1874.—Midi cinq minutes.
—Cher fils, père malade, réclame les soins.—Sitôt dépêche reçue, viens.
Ta mère : HENRIETTE.*

Une dépêche annonçant quelque mauvaise nouvelle est doublement effrayante. Son laconysme augmente l'apparence du péril, tandis qu'une lettre l'atténue le plus souvent par ses explications.

Georges sentit un frisson courir sur sa chair et son cœur se

serrer, mais il ne perdit point la tête et sa résolution fut prise à l'instant.

Il glissa dans sa poche une trousse dont il pouvait avoir besoin et sonna la vieille servante.

—Madeleine, lui dit-il, je pars pour Saint-Mandé.

La figure du jeune homme était bouleversée. Madeleine demanda :

—Mon Dieu, monsieur Georges, est-ce que madame Vernier est malade ?

—Ce n'est pas elle, c'est mon père.

—Rien de grave, au moins, monsieur Georges ?...

—Je ne sais... La dépêche est alarmante et vague, et j'éprouve les plus cruelles angoisses...

—Quel malheur ! mon Dieu, quel malheur ! s'écria la bonne femme en essuyant ses larmes. Pauvre M. Vernier ! un si digne monsieur...

—Eh ! Madeleine, interrompit Georges, gardez-vous de prévoir un malheur qui n'existe, grâce à Dieu, que dans votre imagination, et écoutez-moi.

—Oui, monsieur !... oui... je vous écoute...

—Je ne puis plus partir pour Paris par le train de quatre heures quarante-six, il me faut prendre celui de six heures quarante-quatre... Je vais, en attendant, faire une visite pressée... Si la maladie de mon père n'est point sérieuse, je rentrerai demain... Si au contraire, ce qu'à Dieu ne plaise, la gravité de la situation rendait nécessaire ma présence à Saint-Mandé, je vous écrirais...

—Oui, monsieur Georges.

—Si d'ici à demain on venait réclamer mes soins, vous expliqueriez le motif de mon absence...

—Et comme la vieille servante fondait en larmes de nouveau, il ajouta :

—Allons, Madeleine, soyez raisonnable, ne pleurez pas, et attendez demain, soit mon retour, soit des nouvelles...

Puis il partit précipitamment.

Il avait promis à Jeanne de la voir avant la nuit ; il voulait tenir sa parole, prescrire une nouvelle ordonnance, s'il y avait lieu, et surtout avertir de son brusque départ.

Quoique la question de la santé paternelle dominât pour lui toutes les autres, il songeait malgré lui que son absence inopportune l'empêcherait peut-être de savoir le lendemain ce qu'il avait un si grand intérêt à connaître, c'est-à-dire si la jeune fille qu'il aimait était l'enfant de la convalescente ; mais le devoir lui commandait de partir, et rien au monde n'aurait pu le retenir un moment de plus.

Arrivé à l'hôtel, il monta droit à l'appartement du second étage et frappa doucement à la porte.

XVIII

LA VISITE DU MÉDECIN

M. Delarivière lui-même vint ouvrir à Georges Vernier.

—Entrez, cher docteur, lui dit-il, et soyez le bienvenu ! Notre convalescente vous attend...

Le jeune médecin se dirigea vers le lit.

Jeanne, presque assise, grâce aux oreillers placés sous ses épaules, lui tendit la main en souriant.

Georges, tout en pressant cette main, appuya ses doigts sur l'artère dont il trouva les pulsations irrégulières et trop multipliées.

—Avez-vous pris le bouillon que je vous ai fait apporter ? demanda-t-il.

—Oui, docteur.

—Sans répugnance ?

—Oui, docteur, et même avec plaisir.

—Et ensuite vous avez dormi ?

—Un peu...

—D'un sommeil calme ?...

—Non, très tourmenté, au contraire, et peuplé de mauvais rêves...

—Ceci m'explique l'agitation du pouls que je ne compre-

mais pas... Il est probable que cette nuit vous aurez un peu de fièvre...

—Quoi, docteur, encore de la fièvre? murmura tristement Jeanne.

—Ce sera le dernier accès... Je vais écrire une ordonnance...

—Je la porterai moi-même chez le pharmacien, dit M. Delarivière, et je ferai préparer sous mes yeux les remèdes indiqués par vous.

—À merveille, et je suis sûr que demain dans la journée, quand je verrai madame, je trouverai que le mieux a fait de grands progrès...

—Ne viendrez-vous pas demain matin, docteur? demanda la jeune femme.

—Non, madame, à mon grand regret... Je quitte Melun dans quelques minutes, appelé par une dépêche de ma mère qui m'apprend que mon père est malade...

—Voilà une triste nouvelle qui m'afflige sincèrement! s'écria le banquier. Mais du moins la maladie dont vous parle madame votre mère n'a rien d'inquiétant?

—Je l'ignore et je ne puis que l'espérer de toute mon âme... Le temps me presse... Je vous serai reconnaissant de mettre à ma disposition une plume et du papier...

—Nous trouverons cela dans ma chambre... Voulez-vous venir avec moi?...

Georges suivit M. Delarivière dans la pièce voisine. Sur la table se voyaient, à côté de Percier, les lettres écrites par le banquier et posées, nous l'avons dit, l'une sur l'autre.

Le docteur s'assit, prit une plume, la trempa dans l'encre et s'apprêta à formuler son ordonnance.

Pendant quelques secondes il resta pensif, la plume entre les doigts, fouillant une case de sa mémoire pour y trouver les doses indiquées par le *Codex* et qui devaient composer le médicament dont il allait tracer la formule.

Machi venait, tandis que son esprit s'occupait ainsi, ses regards rencontrèrent la lettre placée près de lui et il épela mentalement, sans en avoir conscience et par conséquent sans

la moindre curiosité, la suscription tracée sur l'enveloppe qui frappait sa vue et portait ce nom et cette adresse:

MONSIEUR PERCIER,
NOTAIRE,
rue Louis-le-Grand, No. 9.
à Paris.

Le mot *notaire* lui sauta aux yeux d'une façon spéciale. Debout à côté de la table, M. Delarivière attendait.

Enfin la clarté se fit dans les souvenirs du médecin, et sans hésitation nouvelle, d'une main rapide et sûre, il écrivit son ordonnance, assez longue et suivie d'une série de prescriptions détaillées.

—Voilà, monsieur... fit-il en se levant et en tendant la feuille au banquier. Conformez-vous de façon ponctuelle aux instructions que j'ai l'honneur de vous remettre et, si la fièvre revient, elle sera victorieusement combattue... Agissez vite, je vous en prie...

—Je ne perdrai pas une minute...

Les deux hommes rentrèrent dans la chambre de Jeanne. —Toutes nos mesures sont prises, madame... dit le docteur à la jeune femme? il ne me reste qu'à vous souhaiter, ou plutôt à vous promettre une nuit de sommeil paisible et des rêves d'heureux augure.

—Merci, docteur... Emportez tous nos vœux pour la santé de monsieur votre père, et à bientôt.

—À bientôt, madame...

Georges serra tour à tour la main de Jeanne et la main du banquier, prit son chapeau et sortit, la poitrine oppressée, les yeux humides, en proie à une agitation sans motifs et à un trouble indéfinissable.

Il lui semblait qu'en quittant la jeune malade quelque chose se détachait de lui pour rester près d'elle, et laissait un vide dans son âme.

Il gagna rapidement la gare et se fit délivrer un billet de première classe pour Paris.

FIN

LA DEUXIÈME PARTIE DU MÉDECIN DES FOLLES A POUR TITRE

UNE ERREUR JUDICIAIRE

AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE
1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Grande Vente de Marchandises Seches durant le mois de Mai

CHAPEAUX BONNETS PLUMES GARNITURES

Chapeaux et Bonnets garnis sur demande. Cinq caisses de chapeaux de paille pour dames dans tous les derniers styles à être sacrifiés à 25 cts chaque.

ETOFFES A ROBES SEERSUCKERS MOUSSELINES Les patrons les plus recherchés dans toutes les couleurs possible en étoffes à robes et Seersuckers à être clairés de 5c la verge et plus. Mousseline carreautes et barrée pour robes, de la verge.

SOIE GRENADINE SATIN Soie noire gros grain, 12 verges pour \$5.00. Satins unis et brochés, toutes couleurs à 10c la verge. 2 caisses grenadine crème à être clairée à 20c la verge. MERCERIE - Le plus bel assortiment en bas de soie et cachemire dans toutes les nuances vendues, à être vendu à la moitié de leur valeur.

GANTS, MENOTTES - Un assortiment considérable de gants en kid, gants en soie, gants fils, aussi menottes en soie et en fil dans toutes les nuances à être sacrifiés moitié prix. Tout gant kid ajusté à la main garanti.

TAPIS, PRELARTS - Le *Au Bon Marché* ne peut être battu en Tapis Bruxelles, en Tapis Balmoral, en Tapis Tapestry, ainsi que Prelarts Anglais, Prelarts Américains et Prelarts Canadiens. Nos prix sont de 20 pour cent plus bas que tout autre magasin de Tapis.

— Payez une visite AU BON MARCHÉ —

1869—RUE NOTRE-DAME—1871
ALPHONSE VALIQUETTE

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les poaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.
HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

Loterie Nationale de Colonisation

25^e TIRAGE DU 15 JUIN 76

2689 LOTS VALANT \$50,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00, 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE LES PRIX.

Le Secrétaire, S. E. LEFEBVRE, 19 rue St-Jacques, Montréal

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE
BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ FOUCHER, FORTIER CIE, 365 STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.